



NOVEMBRE 1979

BIMESTRIEL N° 5

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

75

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller Technique : Georges Van Assel

Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1979 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 5 - 1979

Une cure de jouvence pour Bruxelles ?, par Geneviève C. Hemeleers	2
Quand les jeunes de l'U.R.C.C.E. font connaissance, par Maurice-Alfred Duwaerts	10
La chapelle de Herbais et son retable, par Emile Barette	14
Promenades à Grez-Doiceau	18
Le Musée Camille Lemonnier, par Jacques Belmans	26
Everberg et ses seigneurs, par Evrard Op de Beeck	30
La vie de nos syndicats, par Gilbert Menne	40
Splendeur de la table, par Paul T. Buss	42
L'exposition Rogier de la Pasture	44
L'exposition « Saint Michel et sa symbolique »	46
La traversée du bois de Beausart, par Ir Ferdinand van Eycken	48
Vient de paraître, par Yves Boyen	51
Avis et Echos	55
Les manifestations culturelles et populaires	3
Couverture	

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Une cure de jouvence pour Bruxelles : Crédit Communal de Belgique et Guy Cobbaert ; Quand les jeunes de l'U.R.C.C.E. font connaissance : Province de Brabant/Christian Dehennin ; La chapelle de Herbais et son retable : A.C.L. et Willy Caussin ; Promenades à Grez-Doiceau : Christian Dehennin, Gilbert Menne, A.C.L., Hubert Depoortere et Georges de Sutter ; Le Musée Camille Lemonnier : Willy Caussin ; Everberg et ses seigneurs : Georges de Sutter, Hubert Depoortere, A.C.L., Musée de la Dynastie et Archives de la Maison de Merode ; La vie de nos syndicats : Hubert Depoortere et Guy Cobbaert ; Splendeur de la table : Rosenthal-Bilderdienst et Kollar ; Exposition Rogier de la Pasture et Exposition « Saint Michel et sa symbolique » : documents aimablement mis à notre disposition par la ville de Bruxelles ; La traversée du bois de Beausart : Province de Brabant ; Vient de paraître : Sint-Lukasarchief, Hugues Boucher et document aimablement prêté par Georges Renoy ; Avis et Echos : Georges de Sutter.

Au recto de notre couverture : le site ravissant des Sept Fontaines, situé à cheval sur les communes de Rhode-St-Genèse, Braine-l'Alleud et Dworp, est l'un des plus célèbres du Brabant. Son romantique chapelet d'étangs et le majestueux cirque de coteaux boisés qui les ceinturent restent l'un des rendez-vous favoris des habitants de la région et des excursionnistes. (Photo : le Berrurier.)

Au verso de la couverture : La Grande Synagogue de Bruxelles, sise à front de la rue de la Régence, fut édifiée dans les années 1876-1878, d'après les plans de l'architecte D. De Keyser. Le style de l'édifice s'apparente au style romano-byzantin. L'intérieur de ce haut lieu de prières séduit par la richesse de ses vitraux aux coloris chatoyants. Notre document représente l'Arche Sainte ouverte sur quelques rouleaux de la Thora. (Illustration extraite de l'ouvrage « La Grande Synagogue de Bruxelles »).



A PRES s'être tue, toute honte bue, Bruxelles rue, mue, remue. Elle avoue mille ans d'âge... elle en a même davantage. Mais qu'importe, il est des opérations de chirurgie esthétique qui rajeunissent. Bruxelles vaillamment s'y prête.

Des plaies provoquées un peu partout par le besoin de moderniser, la volonté d'urbaniser, l'envie d'imiter ce qui se fait ailleurs — de cette situation donc, notre ville veut tirer crânement œuvre de coquetterie; elle décide de se refaire une beauté en tentant de maquiller les laideurs étalées un peu partout à la suite de manœuvres dont l'efficacité triomphe parfois mais qui, souvent, ont contribué à abolir le charme, la beauté — sauf dans certains quartiers privilégiés, par une régénération intelligemment menée. Il ne manque

pas de ces réussites fort heureusement, mais là n'est pas mon propos aujourd'hui.

S'il faut admettre bon gré mal gré les nécessités de l'époque présente, on doit en déplorer les destructions hâtivement décidées sans préalables suffisamment approfondis.

Actuellement, sur ce plan, les pouvoirs publics semblent vouloir inverser le mouvement, après avoir autorisé et même préconisé tant et tant de ravages. Il s'agit maintenant : d'une part d'orne l'architecture urbaine moderne (« l'internationale du béton » ainsi que l'appelle Marcel Vermeulen); d'autre part, de réparer si faire se peut les fautes commises... et il en est beaucoup, beaucoup trop.

Depuis la guerre de 1940 et les dévastations qu'elle infligea, depuis l'après-

guerre mouvementée, et les redoutables promoteurs immobiliers, et le nombre croissant de voitures, et le développement de notre capitale, celle-ci en a vu de toutes les couleurs... et c'est précisément de couleurs qu'il va être question plus loin.

On a tracé des voies, rétréci des trottoirs, élargi des artères, élevé des passerelles, construit le métro. On a saccagé des sites au nom du modernisme le plus outrancier. Qui ne regrette, entre autres disparitions, celle, survenue en 1956, de l'ancien Mont-des-Arts si charmant ?

On a démolit quantité d'hôtels de maîtres dont plusieurs signés Horta, témoins d'une époque féconde en belle architecture civile.

On a rasé des pâtés entiers de maisons créant ainsi des espaces lépreux.



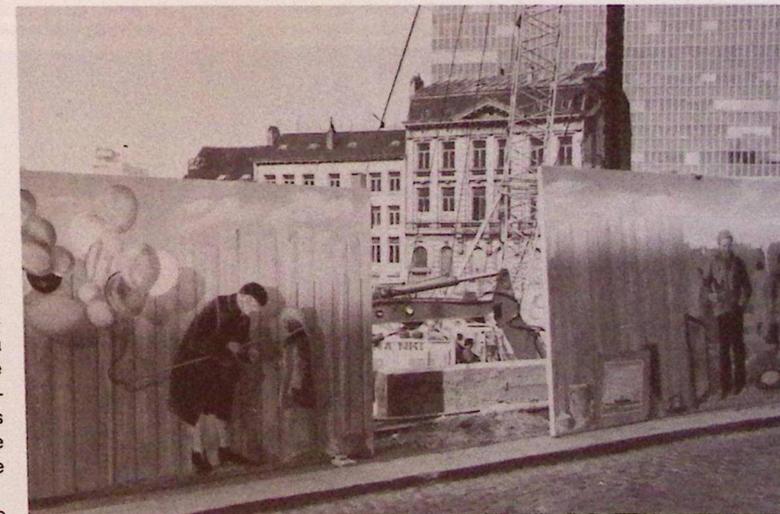
Pour masquer d'importants travaux en cours, rue de Ligne, à Bruxelles, le peintre Paul Degobert a décoré, avec un réel talent, la palissade fermant le chantier en représentant des scènes et des silhouettes familières aux Bruxellois.

On a fouillé, puis nivelé le sol et changé fondamentalement l'aspect de vieux quartiers sinon beaux du moins « habités ».

Témoins lamentables parmi d'autres : — la saignée gigantesque créée boulevard Maurice Lemonnier en plein centre restant à l'abandon après un élan irraisonné puisque mort aussitôt né.

— les 50 hectares de territoire désert causé par l'arasement désastreux de centaines d'immeubles abattus avec précipitation dans le quartier de la Gare du Nord jusqu'à l'Allée Verte dont on semble ne savoir que faire puisque cette zone désolée le reste depuis plusieurs années après des plans de rénovation grandioses (pas moins de 50 tours étaient prévues...).

— une autre trouée à front de la place

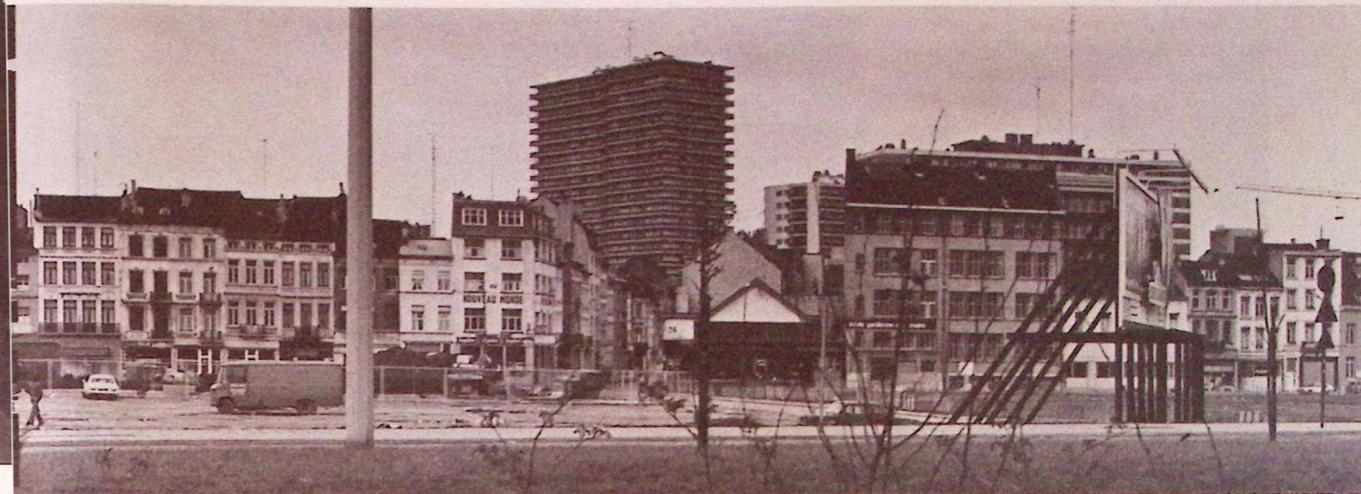




Quartier de la gare du Nord : « Brussels is love », une vision assez corrosive de Peter Bal.



Détail cocasse de la fresque représentée ci-contre.



Des centaines d'immeubles ont été démolis entre la gare du Nord et l'Allée Verte défigurant de la sorte tout un quartier qui ne manquait pourtant pas de pittoresque.

Jourdan creusée après éventration d'un quadrilatère de bâtisses pour la construction d'un vaste centre commercial : travaux ébauchés puis abandonnés depuis fort longtemps. — l'état d'abandon dans lequel demeurent les alentours immédiats du Palais de Charles-de-Lorraine, place du Musée, par suite des décisions ajournées sans cesse depuis 1958 quant à la construction du nouveau Musée d'Art Moderne qui fait cruellement défaut à Bruxelles alors que les collections sont remarquables. Des

travaux souterrains ont été entrepris en 1978. — la léproserie régnant depuis belle lurette à l'arrière de la pittoresque rue d'une Personne dans l'îlot-dit-sacré. Phénomène curieux : la célérité avec laquelle on démolit et la lenteur avec laquelle on réédifie. On a — hélas — sacrifié combien d'arbres en pleine vigueur; martyrisé trois fois le Jardin botanique; empiété plusieurs fois sur la superficie de la Forêt de Soignes réduite de nos jours à 4301 Ha contre plus de 11.000 Ha il y a

180 ans à peine; permis la construction, avenue Demot, de la tour I.T.T. dominant laidement l'admirable Abbaye de la Cambre; autorisé l'érection d'une tour affreuse sur l'emplacement de l'Hôtel historique d'Ursel démoli en 1960; rasé la Grand'Poste, etc... Bref, on a voulu faire de Bruxelles, en même temps que la capitale de l'Europe, une ville dans le vent... celui qui sévit en assaillant les sinistres skyscrapers que l'on a fait monter par dizaines, enlaidissant inexorablement l'horizon d'une ville qui était belle. On

ne retrouve plus le visage du Bruxelles où la vie était bonne, ce qui provoque l'exode inquiétant des citadins vers la périphérie. Cette promotion incohérente est-elle réussie ? De nombreuses opinions ont été émises à ce sujet. La mienne est défavorable à l'égard de cette entreprise de modernisation à *tout prix*. D'une vieille cité à caractère on ne fait pas brutalement une sorte de « Métropolis » sans âme. Il faut tendre à maîtriser le progrès plutôt que se laisser maîtriser par lui. Le mal étant fait,

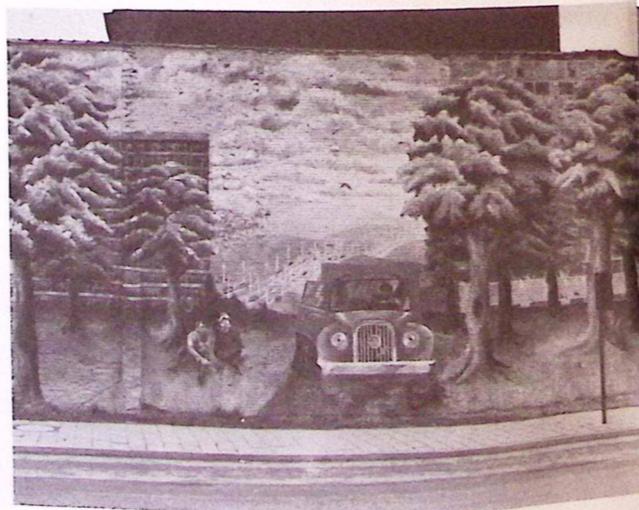
quelle action entreprendre pour remédier à cet état de choses dans la mesure de ce qui est possible naturellement ? User de stratagèmes ? Oui. Masquer pour enjoliver ? Certes. Tenter de donner de la couleur à la ville ? Bien sûr, mais comment ? ...En ayant recours à l'Art mural intégré à l'architecture ce qui aurait pour effet de ranimer quelque peu l'énergie vitale qui tend à se scléroser dans les grandes cités du XXème siècle. Les exemples nous viennent de loin :

du Mexique notamment et des Etats-Unis d'Amérique. En l'occurrence, la décision de s'inspirer d'eux est bonne, que cette volonté émane d'initiatives privées ou des sphères officielles. Il faut arriver à dissiper l'effet déprimant produit par la vie trépidante actuelle dans les grandes villes par une variété de coloration des murs, des façades, des clôtures, c'est-à-dire par des signes de vie qui ramènent à l'humain. En jouant avec la couleur on joue avec l'imagination. Des gens audacieux à l'esprit créatif

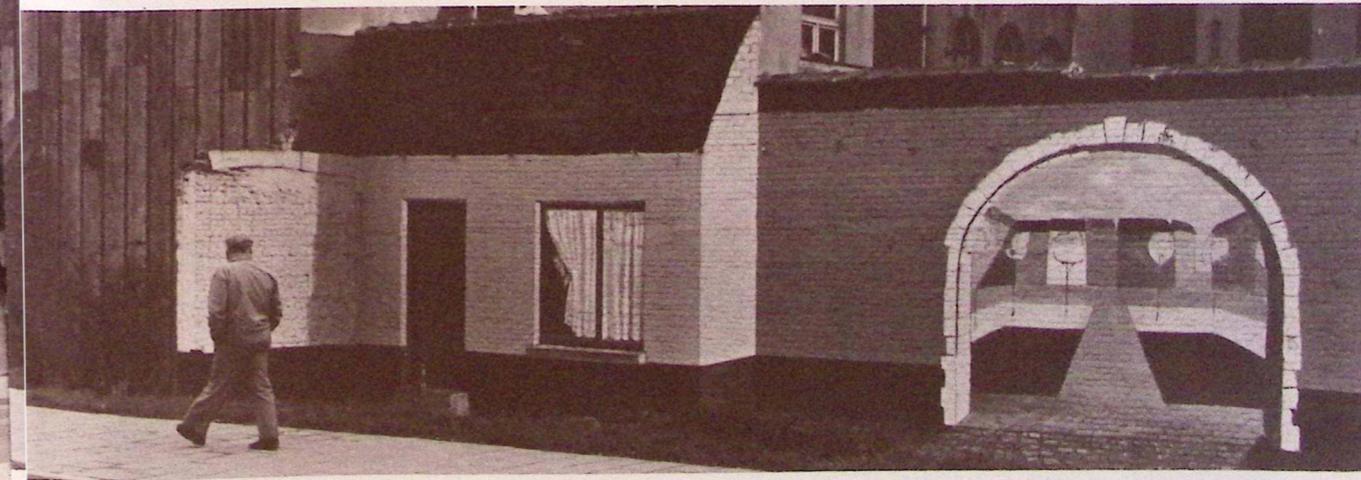
Quartier de la gare du Nord : « La Grand-Place de Bruxelles » vue par Serge De Backer.



Quartier de la gare du Nord : « Ville champêtre » imaginée par Patsy d'Alcantara.



Quartier de la gare du Nord : « Le jardin public » par Guillemine Capart-Vaes. Heureusement, il est encore permis de rêver.



ont décidé de s'attaquer à la solution de ces problèmes épineux et de poursuivre leur croisade avec vigilance, aidés en cela par les autorités concernées.

De l'état de projets on est parvenu maintenant à la phase des réalisations. On passe des tons monochromes monotomes à la couleur vivifiante par la reproduction de sujets figuratifs, de thèmes imaginaires, ou par des reliefs aux formes rythmées.

Des maisons sont amputées de leurs voisines ?... on les décorera de scènes parlantes.

Des palissades placées « provisoirement » en bordure d'immenses travaux rue de Ligne pour le Crédit Communal de Belgique par exemple s'obstinent à durer ?... On y croquera des silhouettes familières aux bruxellois ainsi que l'a fort plaisamment imaginé et réalisé le peintre Paul Degobert. Des quartiers sont éventrés ? Des pans de murs restés debout font peine à voir ?

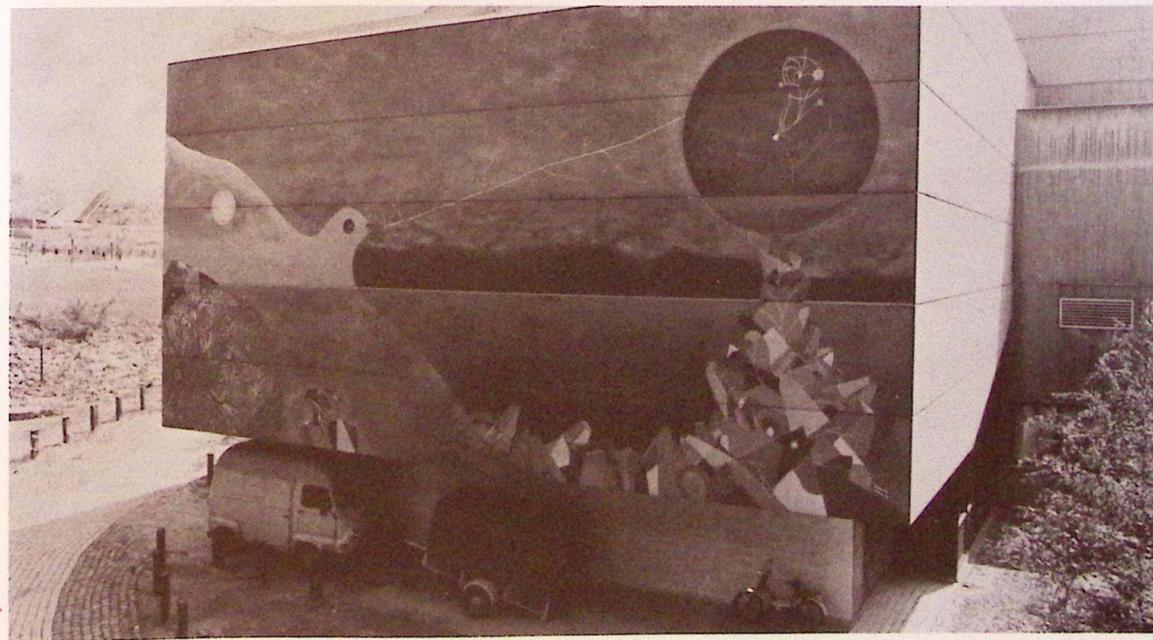
... On y peindra à fresque, tel le cas du quartier de la gare du Nord cité plus haut où l'Ecole « le 75 » de Woluwe-Saint-Lambert est à l'origine des projets de peintures murales monumentales et des réalisations déjà entreprises à Bruxelles par Serge De Backer notamment, l'Ecole étant appuyée par les responsables communaux et aidée par la générosité d'une société privée qui a fourni les couleurs et autres produits. Il existe, d'ailleurs, un Comité d'action du quartier Nord-Saint-Josse animé par Mr. de Cugnac résolu à persister dans cet effort de rénovation partielle.

Des gratte-ciel fonctionnels desquels sourd l'ennui se sont dressés formant des horizons de béton morne ?... On représentera sur les faces extérieures un décor champêtre ainsi qu'Anne de Clève l'a fait avec bonheur face à l'entrée du Parc du Château Malou, chaussée de Stockel à Woluwe-Saint-Lambert.

Ailleurs, sur le campus de Louvain-en-Woluwe, au Kappeleveld, le dédale des venelles s'éclaire brusquement d'une grande composition de 100 m² agrémentant le mur d'un des auditoriums de la Faculté de Médecine. Due à Charline Mahy elle représente, sur un fond de nuit étoilée aux tons subtilement pastellisés, une grande colombe



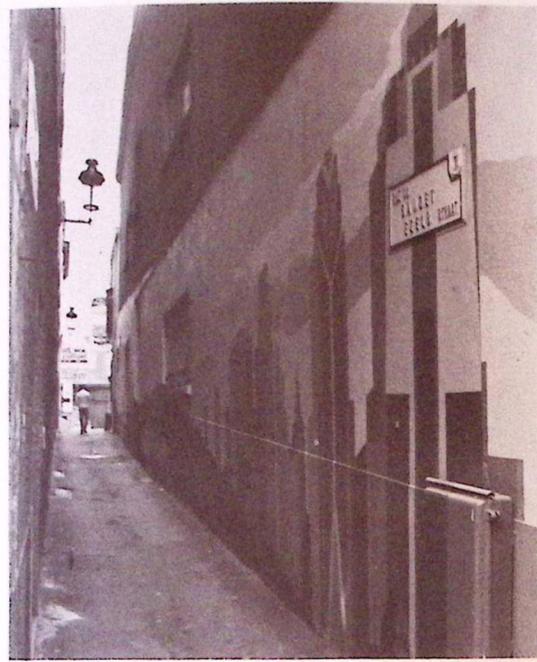
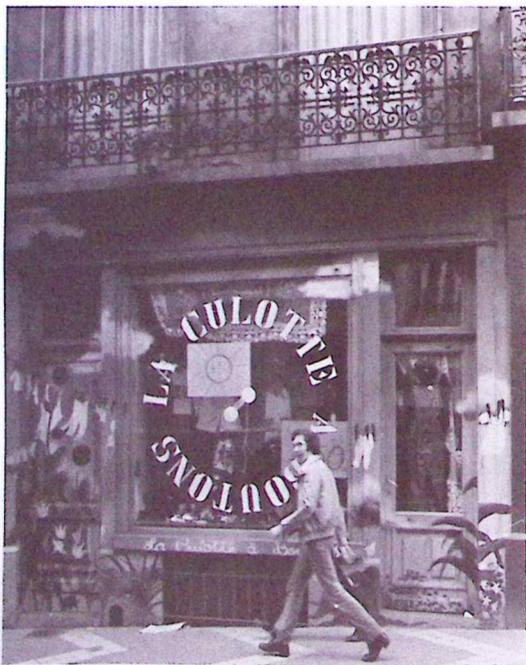
En page de gauche : à Uccle-Saint-Job, l'arrière d'une maison s'orne de plaisants pierrots partant à l'assaut de la lune.
Ci-dessus, à gauche : joli décor champêtre conçu et réalisé par Anne de Clève pour humaniser un immeuble du type « fonctionnel » sis chaussée de Stockel à Woluwe-Saint-Lambert.
Ci-dessus à droite : il est possible de donner de la vie et de la perspective à des façades aveugles et mornes comme le prouve cette photo.
Ci-dessous : vaste composition murale due à Charline Mahy et ornant le mur d'un auditoire de la Faculté de Médecine à Louvain-en-Woluwe.





La façade de l'immeuble abritant la chapelle de Montserrat, dans le quartier des Marolles, est ornée de saisissantes peintures en trompe-l'œil.

A Ixelles, cet astucieux détaillant a conçu une publicité originale pour ses articles de lingerie.



L'entrée de l'étroite rue du Baudet, à Bruxelles, s'éclaire d'une scène peinte en camaïeu bleu.

À l'angle de la rue du Pont-Neuf et de la rue du Pélican, l'exploitant d'une brasserie bavaroise n'a pas lésiné sur les moyens pour attirer l'attention du passant.



Les habitants du quartier éventré et ravagé de la gare du Nord se sont groupés en un comité et ont fait peindre leur désespoir mais aussi leurs espoirs sur les rares murs restés debout.

qui nous introduit à : « un itinéraire secret d'un point de couleur dans l'espace ».

Ou alors on colorera le béton dans la masse comme cela s'est fait déjà sur la rive gauche, à Anderlecht, où a surgi un bataillon de gigantesques buildings aussi uniformes que moroses.

On parle d'un mural de 70 mètres réalisé par les élèves de l'École Normale Charles Buls au n°28 place Rouppe, mais à l'intérieur des locaux. Excellent exercice pour d'autres aventures.

On dit aussi qu'une action de ce genre est en passe de devenir réalité en contrebas du Palais de Justice.

Monsieur François Persoons, Secrétaire d'Etat à la Culture française, a instauré un prix de peinture murale. Fort bien. Il y a là un encouragement à la créativité des artistes.

D'autre part, le Sénateur Serge Moureaux, Echevin de l'Urbanisme et des Travaux Publics de l'Agglomération bruxelloise, a des idées, beaucoup d'idées pour « ... recoudre lentement » et « réhabiliter le patrimoine immobilier existant plutôt qu'à le déclasser pour favoriser le neuf... » Il y a de l'espoir dans l'air.

Dans un registre plus intimiste, des particuliers, des commerçants emboîtent le pas. Ainsi dans le quartier des Marolles, rue Montserrat, une chapelle installée dans une banale maison de coin a pris, par des peintures extérieures en trompe-l'œil, un aspect éton-

namment suggestif des plus réussis. Un peu partout d'ingénieux propriétaires de boutiques signalent leur spécialité aux passants en marquant leurs façades de leur personnalité. L'entrée de l'étroite rue du Baudet, s'éclaire d'une scène peinte en camaïeu bleu tandis qu'un peu plus loin une librairie s'impose dans un décor de roseaux.

Quand on pénètre petite rue des Bouchers par le Marché-aux-Herbes on est accueilli par des scènes de ripaille à la Breughel peintes sur une dizaine de mètres par J. Bourguignon. Un café de coin place Saint-Géry voit la vie en rose-bonbon... du moins jusqu'au premier étage. À l'angle des rues du Pont-Neuf et du Pélican, une Brasserie révèle par ses personnages la nationalité de ceux-ci. À la porte d'une brocante-rétro située avenue d'Audergem, un mandarin écarlate dans un décor de feuillages invite à pousser la porte. Ailleurs, un décorateur a peint la façade de son magasin couleur ponceau. Un antiquaire souligne de filets jaunes une entrée vert-de-gris. Un Club se situe dans le style Victorien.

Une boutique de lingerie pour enfants chaussée d'Ixelles étale des ribambelles juvéniles avec légèreté et gentillesse. À Uccle-Saint-Job l'arrière d'une maisonnette à un étage, rue de Carloo, s'orne de pierrots à l'assaut de la lune.

L'Opération « Couleur » est lancée.

Des fresques murales, des sculptures,

animent les stations du métro signées par des artistes en renom, tels : Alechinsky, Pol Mara, Ghysels, Landuyt, Lismonde, Folon, Somville, Nellens, Delvaux, R. Raveel. Et encore : Jo Delahaut, Dudant, Vic Gentils, Mendel, Félix Roulin, Pol Bury, Jean Rets, Jean Gibert.

Les murs des tunnels ont été revêtus noblement de marbres ou de jeux de carreaux de céramiques dont les couleurs s'accordent ou, au contraire, s'opposent. Il y a de fort belles réussites qui distraient le regard durant les attentes.

Les constructions de type industriel seront dotées de panneaux décoratifs tel celui réalisé en inox (premier du genre à Bruxelles) par le sculpteur Jacques Moeschal pour le « Parking 58 », rue des Halles.

Déjà sont nées des tentatives couronnées de succès pour le fleurissement de la ville : des promesses sont faites pour l'implantation de fontaines et d'arbres. On multiplie les piétonniers. Qu'on pense aussi à multiplier les plaines de jeux pour les enfants afin que leurs cris joyeux se mêlent aux pépiements des moineaux. Qu'on augmente donc le nombre des corbeilles à papiers.

Pourquoi ne pas faire campagne également afin que renaissent les enseignes de fer forgé pour donner de la fantaisie à nos rues ? L'esthétique de Bruxelles y gagnerait et notre cadre de vie s'en trouverait humanisé.

Quand les jeunes de l'URCCE font connaissance

Au nom de Monsieur le Gouverneur et de ses collègues, Monsieur Claude Van de Maele, membre de la Députation permanente, accueille les jeunes dans la salle du Conseil provincial du Brabant.



M. Van de Maele va s'entretenir individuellement avec chacun des jeunes et leur suggérer qu'ils ne restent pas groupés par nationalité.

L'UNION des Régions Capitales de la Communauté Européenne — qui est une déjà ancienne initiative des autorités provinciales brabançonnes — groupe, comme on le sait trop peu, autour de la Province de Brabant qui en assure le secrétariat général, les Provinces du Noord-Holland (Amsterdam - Pays-Bas), de Rome (Rome - Italie), le District de Cologne (Bonn - République Fédérale d'Allemagne), le District de Luxembourg (Luxembourg - Grand-Duché-de-Luxembourg), le Conseil Régional d'Ile de France (Paris - France) et le Grand-Copenhague (Copenhague - Danemark).

Des réunions de bureau, technique ou assemblée générale, rassemblent plusieurs fois par an, hommes politiques, fonctionnaires, techniciens ou autres personnes de ces différentes régions

ou provinces en colloques ou séminaires.

Cette Union est, en quelque sorte, au niveau des provinces capitales, un forum où nos hommes politiques ont l'occasion de se rencontrer, de mieux se connaître, de confronter leurs idées et de permettre de réaliser des échanges de toutes natures.

L'Union veut être un outil en faveur de l'idée européenne. Elle n'a jamais fait beaucoup parler d'elle préférant l'efficacité à la publicité.

Son bureau avait décidé au début de 1979 de procéder à une expérience consistant à faire vivre ensemble pendant dix-sept jours des jeunes provenant de ces régions. L'idée était en l'air depuis plusieurs années mais n'avait jamais pu être réalisée.

Deux régions pilotes avaient donc été choisies en fonction du fait notamment qu'elles en acceptaient la responsabilité sur le plan de l'organisation d'une part et des moyens financiers à mettre en œuvre en supplément. Ces régions : les provinces de Rome et de Brabant dont les hommes politiques avaient compris depuis longtemps que l'Europe de demain devait être construite par les jeunes d'aujourd'hui. Ainsi donc, durant les mois de juillet et d'août, périodes de vacances scolaires, plus de cinquante jeunes se rassemblèrent tant à Rome qu'à Bruxelles.

Les plus jeunes avaient quinze ans, les plus âgés dix-huit ans. Filles et garçons convergèrent vers nos capitales, les uns accompagnés de moniteurs, les autres pas, bien décidés à faire entendre sur place les voix de leurs provinces ou régions.



Les jeunes écoutent les exposés qui leur sont faits. On reconnaît, au premier rang, Monsieur Dumonceau, conseiller de séjour, qui se dépensera sans compter pour eux et Madame Ricarda Wojahn, qui accompagnait les jeunes de Cologne.

Le but principal de cette opération — rappelons-le — était au départ de faire vivre en commun ces jeunes filles et ces jeunes gens afin qu'ils apprennent à se connaître et à connaître aussi leurs pays d'origine.

Soulignons d'emblée et insistons immédiatement sur le succès total de l'opération, que ce soit à Rome ou à Bruxelles. Si, au départ, des difficultés de contacts humains virent le jour eu égard au peu de connaissances de plusieurs langues européennes utilisées au sein des groupes, un effort global fut vite réalisé. A Bruxelles, notamment, on mélangea les membres des groupes entre eux.

Après quelques jours tout sens de nationalité avait disparu et ces jeunes ne parlaient plus que du « Groupe des

Jeunes de l'URCCE ». Ils avaient spontanément fait abstraction de leurs nationalités d'origine. Ils étaient devenus des Européens à part entière et commençaient à s'exprimer entre eux dans les différentes langues des pays représentés.

Mais ces jeunes qui étaient arrivés à Bruxelles commencèrent alors, après plusieurs jours de visites de notre capitale où ils eurent l'occasion de participer à des manifestations organisées dans le cadre du Millénaire de Bruxelles, à sillonner toute la Belgique. Telle avait été la volonté des membres de la Députation permanente du Brabant qui avait estimé que les Jeunes de l'URCCE devaient apprendre à connaître non seulement Bruxelles, notre capitale, le Brabant, mais également toutes les autres provinces belges.

Un programme avait été établi à cet effet et de nombreuses visites à des sites ou monuments historiques, artistiques, musées ou simplement touristiques eurent lieu tant à Nivelles, Waterloo, Namur, Han-sur-Lesse, toutes les Ardennes, Bastogne, Gand, Bruges, le littoral belge, Anvers, le Limbourg belge, Louvain, Zoutleeuw, Liège et bien d'autres encore. Ainsi grâce à des visites guidées les influences réciproques et mutuelles de nos pays en matière d'art et d'architecture furent soulignées.

Vingt siècles d'histoire mouvementée de nos régions au sein de l'Europe leur furent rappelés. Et tout cela en un très court laps de temps.

Programme ambitieux, sans doute trop chargé, où chacun pouvait y trouver son compte mais surtout apprendre. Bref, du tourisme comme on n'en fait que trop rarement.

Et pourtant, ils descendirent la Lesse en kayaks durant 21 kilomètres — avec un enthousiasme indescriptible — nagèrent dans la mer du Nord, se promènèrent dans des réserves naturelles.

Ils firent aussi une visite du bâtiment des Communautés européennes au Rond-Point Schuman où le fonctionnement des Communautés leur fut expliqué. Visite trop courte à leurs yeux, tant il est vrai qu'après quelques jours l'Europe était devenue le sujet n° 1 de leurs préoccupations et de leurs conversations.

Des jeunes brabançons, élèves du C.E.R.I.A., assurèrent dès l'arrivée à Bruxelles, l'accueil des jeunes étrangers. Ils eurent un rôle prépondérant dans le succès de l'opération, se mêlant constamment aux uns et aux autres et organisant, en chaque fin de journée, une soirée d'animation.

Des débats furent organisés dont les sujets furent choisis par les jeunes eux-mêmes. Et le premier sujet choisi fut tout naturellement « le problème de la communication » très certainement en raison des difficultés linguistiques rencontrées au départ.

A ce propos, il nous paraît intéressant de publier la résolution votée à l'unanimité par les jeunes et rédigée par eux, relative aux problèmes de la communication. Nous n'y changeons pas un seul mot. La voici :

1. *L'originalité de l'Europe est d'être une communauté où cohabitent de nombreuses langues. Cependant certains d'entre nous se comprennent très bien alors que d'autres éprouvent plus de difficultés. La différence se fait sur le nombre de langues connues. Il semble donc qu'il faille rechercher la solution au problème des langues dans le système éducatif de nos différentes contrées.*

2. *On doit remarquer un état de fait : l'anglais est devenu aujourd'hui la langue des sciences et des techniques, du commerce. De plus, l'invasion de la culture anglo-saxonne lui a donné, dans l'après-guerre, une position prépondérante dans le cœur des populations.*

Aussi, l'anglais est la langue la plus parlée en Europe.

Nous pensons que l'anglais, déjà agréé par nos peuples, doit avoir son enseignement encouragé. Son apprentissage devrait certainement débiter à la fin de l'école primaire pour qu'il devienne une seconde langue pour chacun.

3. *Le danger d'imposer une langue commune à tous serait de détruire les autres modes d'expression et ainsi de tuer les cultures qui font la force de notre Europe.*

Nous pensons donc qu'il faut encourager l'enseignement de plusieurs langues et que chaque citoyen de l'Europe devrait être capable de s'exprimer dans trois ou quatre langues. Il faut donc qu'il soit mis à notre disposition des professeurs compétents ainsi que des heures réservées à cet apprentissage.

Conclusion :

— encourager l'apprentissage de l'anglais pour rapprocher les peuples ;

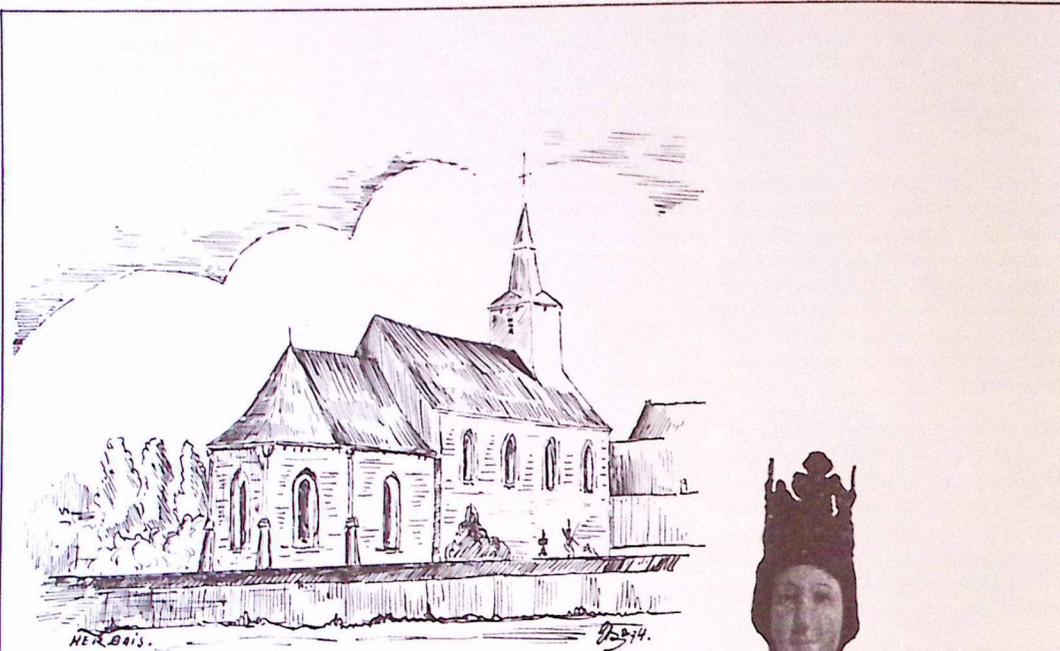
— donner à chacun la possibilité d'apprendre toutes les langues qu'il désire. Que dire de plus. Sinon leurs propres impressions sur leur séjour en Belgique. Une réussite, nous ont-ils écrit, et le souhait général de se retrouver tous ensemble, un ensemble resté compact, soudé et uni. A telle enseigne que depuis leur retour chez eux, certains ont éprouvé des difficultés à se réadapter, qu'ils se sont déjà rencontrés et qu'ils ont décidé de créer une association internationale des « Jeunes de l'URCCE » afin de ne pas se perdre de vue et d'uhir leurs efforts pour la construction de l'Europe de demain.

Grâce en soit rendue à tous les membres de la Députation permanente du Brabant et aux autres membres politiques responsables des autres régions et provinces de l'URCCE, qui ont permis une telle expérience et la démonstration que l'Europe des Jeunes peut être un élément déterminant dans sa prise de conscience.

M.-A. DUWAERTS,
Secrétaire Général
de l'U.R.C.C.E.

Les jeunes de l'URCCE sont, à n'en pas douter, aussi sérieux et attentifs que les membres du Conseil provincial du Brabant, bien que leurs objectifs soient quelque peu différents.





la
chapelle
de
herbais
et
son
retable

par Emile Barette



LES dépliants touristiques vantant les charmes de l'est du Brabant wallon, négligent presque toujours d'attirer l'attention sur une chapelle campagnarde digne cependant d'un grand intérêt, située à Herbais, hameau de Piétrain.

Si vous avez visité avec curiosité les rues pittoresques et les monuments intéressants de Jodoigne, si vous y avez dégusté avec délices soit la tarte au fromage ou le boudin vert renommés et si vous disposez encore d'une heure de détente, engagez-vous dans la chaussée de Hannut et, à quelques kilomètres du centre de Jodoigne, vous trouverez, face à l'ancienne ferme de la Comté, le chemin de Herbais au bout duquel vous découvrirez la chapelle dite de Sainte-Catherine, restaurée depuis quelques années.

A l'origine la chapelle de Herbais ne fut pas dédiée à sainte Catherine. On trouve en effet dans les pouillés du XVe siècle (concile de Jodoigne 1497) l'appellation «capella sancte Marie». Ce n'est donc que plus tard que l'on a instauré le culte de sainte Catherine.

La façade plane de la chapelle fut percée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle d'une porte axiale en pierre bleue et coiffée d'un clocheton ardoisé. L'entrée primitive était située au nord dans la partie gauche du vaisseau, les traces en sont encore visibles. Au XVIIIe siècle de larges baies classiques ont été percées dans la nef enlevant à la construction son caractère original. La restauration de 1971 a restitué à ce monument classé, ses fenêtres primitives à lancettes et a remis en valeur l'espace de son vaisseau. La chapelle, autrefois voûtée d'ogives sur consoles frustes, est à présent couverte d'un plafond plat en bois et s'ouvre par un arc triomphal sur le chœur. Sur cet arc, des fresques du XVIe siècle ont été mises à jour ; elles représentent des scènes du Jugement Dernier. Dans le chœur se terminant par une abside à trois pans, on remarque un ancien lave-mains composé de deux simples ronds avec un trou d'écoulement, une statue polychrome de sainte Catherine du XVIe siècle et un Christ en croix de la même époque.

Une pierre tumulaire est fixée dans le mur gauche ; elle représente probablement des Seigneurs de Herbais et, à en juger par le style des détails, elle pourrait être contemporaine à la fondation de l'édifice.

Le chevet, d'un grand intérêt archéologique, présente, sous l'influence certain de l'église Saint-Médard, à Jodoigne, une ressemblance que l'on ne pourrait nier. Comme à Saint-Médard, le chevet s'orne, à chaque angle, d'une colonnette posant sur un contrefort à talus et couronnée d'un chapiteau à crochets. La corniche repose sur des modillons profilés semblables aussi à ceux que l'on voit au chœur et au transept à Jodoigne. Les deux constructions datent du début du XIIIe siècle.

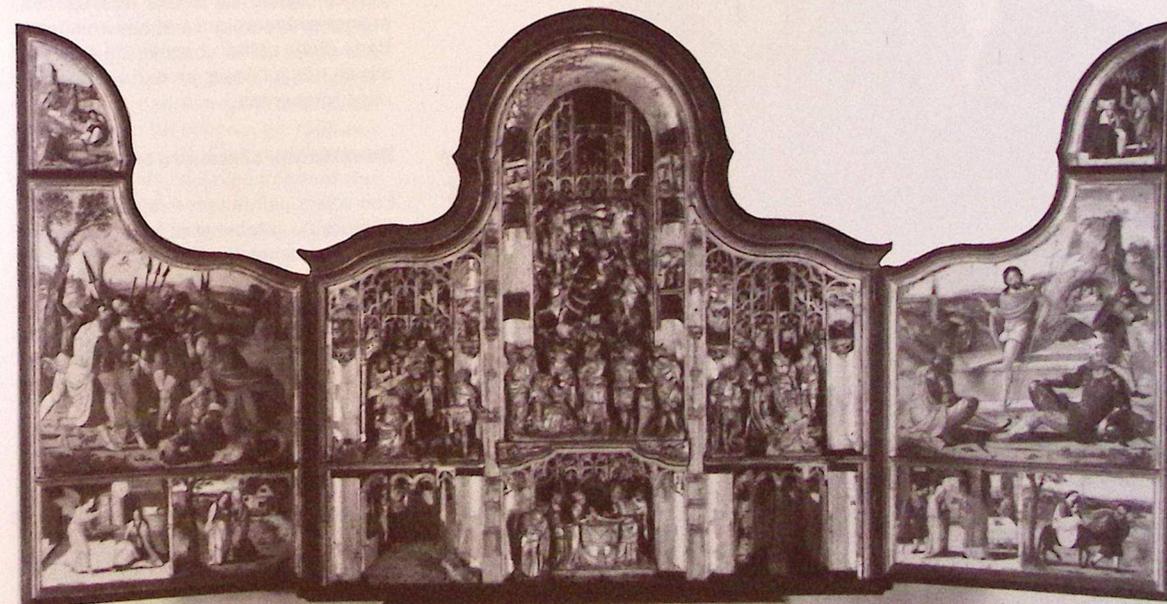
Origine du retable de Herbais

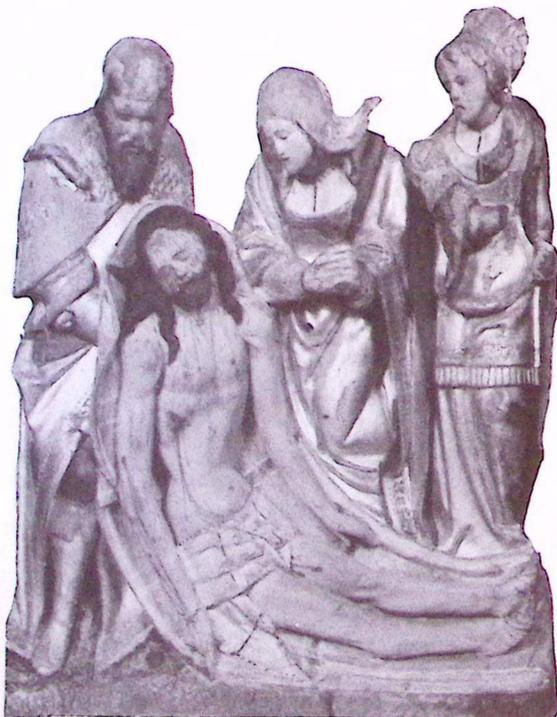
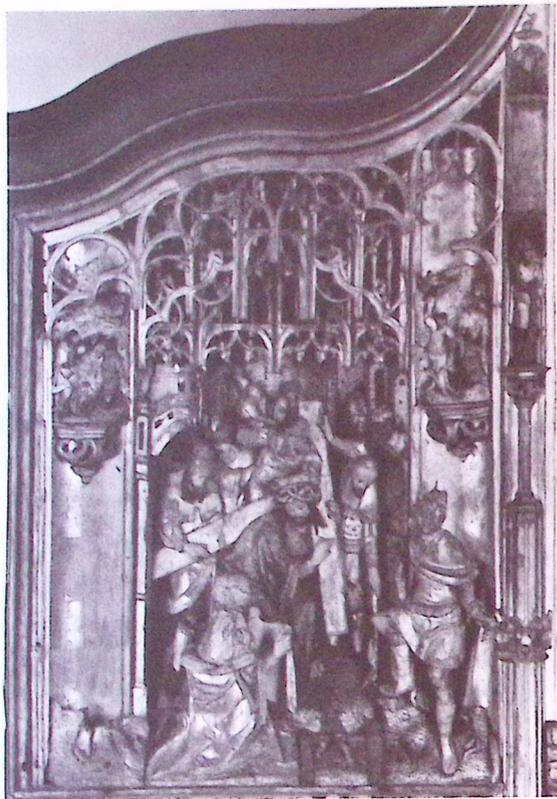
Les retables, ces panneaux sculptés posés sur les autels, existaient dès le XIVe siècle. Pour les réaliser, toutes les matières ont été utilisées. Ceux en bois furent, pour la plupart, réalisés chez nous, dans trois centres princi-

En page de gauche, en haut : la chapelle Sainte-Catherine à Herbais est un ravissant oratoire remontant au XIIIe siècle (dessin de l'auteur).

En page de gauche, en bas : statue mutilée de sainte Catherine conservée dans la chapelle de Herbais.

Ci-dessous : le magnifique retable de Herbais exposé, de nos jours, dans la salle des retables des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles.





pau : à Anvers, à Bruxelles et à Malines. Les retables étaient souvent polychromés et dorés et dès le XV^e siècle bon nombre se complètent par des volets peints.

Ces trois éléments se retrouvent dans le retable de Herbais qui est de bois polychrome, qui possède quatre volets peints et qui est marqué en différents endroits de sa marque d'origine : une main coupée, c'est-à-dire d'Anvers.

Pourquoi cette œuvre d'art fut-elle d'abord déposée dans la chapelle de Nodrengé ? Sans doute parce que Nodrengé — hameau de Marilles et contigu à Piétrain — constituait une Seigneurie appartenant au Chapitre de Saint-Lambert à Liège et que Nodrengé possédait une chapelle dédiée au patron du Chapitre. Le retable est fort probablement un don du Chapitre à sa chapelle.

Le point de savoir quand le retable quitta Nodrengé pour être placé dans la chapelle de Herbais n'est pas éclairci mais une hypothèse paraît plausible. Au XVII^e siècle, Marilles et Nodrengé furent fort éprouvés par différents faits de guerre. En 1635, l'armée franco-hollandaise incendia le village et les églises ; en 1649, nouveau désastre, les Lorrains, qui avaient leurs quartiers à Nodrengé, allument de nouveaux incendies. Il est possible que le retable fut sauvé lors de ces événements tragiques et mis en sûreté dans cette petite chapelle de Herbais située très à l'écart, en dehors de chemins fréquentés.

Description sommaire du retable

Les volets peints tant extérieurs qu'intérieurs du retable sont heureusement conservés et restaurés.

Les volets extérieurs comprennent quatre scènes qui rappellent le Sacre et le Martyre de saint Lambert. On sait que saint Lambert, évêque de Tongres et de Maastricht a souffert le martyre.

En haut de la page : case supérieure gauche du retable de Herbais figurant le Portement de la Croix.

Ci-contre : la case supérieure droite du retable représente la Déploration.

ainsi que deux diacres, pour avoir réprimandé Pépin de Herstal de ce qu'il avait un «commerce» criminel avec Alpaïde du vivant de sa femme Plectrude.

Les volets intérieurs représentent aussi chacun quatre scènes. A gauche : Jésus au jardin des oliviers, l'Arrestation de Jésus, la Visitation et l'Annonciation. A droite : l'Apparition du Christ à sa mère, la Résurrection, la Présentation de Jésus au Temple et la Fuite en Egypte.

Dans ces peintures dont les tons dominants sont le rouge, le jaune et le bleu, on retrouve les caractéristiques du coloris de l'école anversoise du XVI^e siècle.

La partie centrale sculptée a comme sujet principal la Passion ; elle occupe les registres supérieurs tandis que les scènes de l'Enfance de Jésus se trouvent dans les niches inférieures. Les groupes du Portement de la Croix et de la Déploration sont particulièrement intéressants. Le maniérisme est très perceptible dans le maintien des personnages : ils ont le dos courbé et se déplacent sur la pointe des pieds.

Au revers des panneaux, vingt-deux empreintes de la «main coupée» attestent l'origine anversoise de cette œuvre remarquable de la moitié du XVI^e siècle.

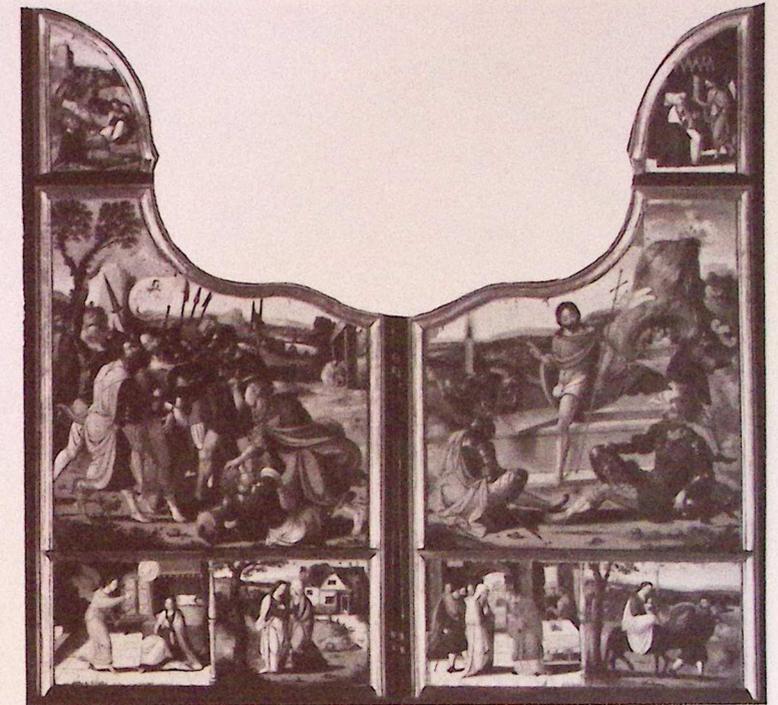
Au risque de causer aux lecteurs une certaine déception, je dois signaler bien à regret que, s'ils se rendent à Herbais, ils n'auront pas la joie d'admirer dans son cadre original le beau retable. Celui-ci fut vendu... en 1908 aux Musées Royaux du Cinquantenaire et remis dans les réserves pendant des décennies.

Heureusement, depuis peu, restauré par les soins attentifs de l'Institut royal du Patrimoine artistique, il est mis en valeur, avec d'autres retables, dans la salle des Retables du Musée.

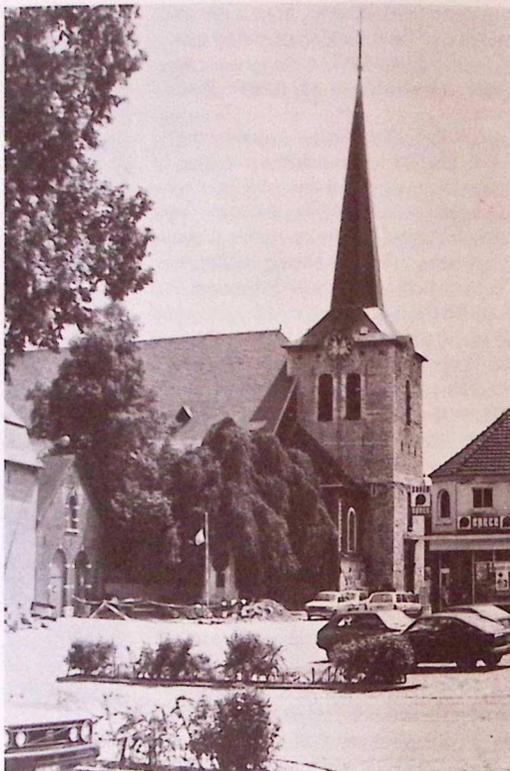
(Pour visiter la Chapelle, s'adresser à la ferme qui la jouxte.)

En haut de la page : volets intérieurs du retable de Herbais.

Ci-contre : les volets extérieurs du retable rappellent le sacre et le martyre de saint Lambert.



Promenades à Grez-Doiceau



Grez-Doiceau : l'église Saint-Georges et la place communale.

SITUÉE au creux des vallées de la Dyle, du Train et de la Néthen, la nouvelle entité de Grez-Doiceau, regroupant les anciennes communes d'Archennes, Biez, Bossut-Gottechain et Néthen, vous propose quatre promenades touristiques pédestres.

La Promenade du Bercuit (couleur rouge) prend son départ à la maison communale de Grez-Doiceau, traverse le bois de Bercuit et revient par le hameau de Morsaint à son point de départ.

La Promenade des Trois Vallées (couleur jaune) débute à la cure de Grez, longe les vallées du Train, du Ry de Hèze et du Piétrebais (ou Cocrou) et revient à son point de départ par le château de Piétrebais-en-Grez.

La Promenade de la Verte Voie (couleur verte) démarre à l'église d'Archennes, traverse le village, longe le chemin de fer vers Florival et monte vers les hauteurs de Bossut pour revenir par les bois.

La Promenade des Murs (couleur orange) commence au centre du village de Néthen, monte vers le plateau des Douze Bonniers, longe les murs du domaine de Savenel et les bords de la forêt de Meerdaal et revient par le hameau de Beaumont à son point de départ.

Ces promenades ont été balisées par la Fédération Touristique du Brabant, en collaboration avec l'Administration Communale de Grez-Doiceau, le Commissariat Général au Tourisme et le Syndicat d'Initiative Régional de l'Est du Brabant Wallon. Les circuits sont fléchés à l'aide de panneaux métalliques hexagonaux en zone urbanisée

et de piquets en bois dans les zones rurales ou boisées. Quelques conseils pratiques avant d'entamer votre promenade : respectez la nature, n'arrachez pas de plantes ni de fleurs afin que tous puissent en profiter, ne jetez pas de papiers à terre, laissez votre transistor à la maison. Enfin, si vous emmenez votre chien, tenez-le en laisse. En cas de mauvais temps, une paire de bottes ou de souliers solides vous éviteront de rentrer les pieds mouillés.

PROMENADE DU BERCUIT (9,5 km)

Grez a été habité depuis la plus haute antiquité. Au Moyen Age, le village est une franchise du duc de Brabant. Au XVIII^e siècle, la population du village augmente et Grez devient un gros bourg agricole. Elle perd peu à peu ce caractère avec l'afflux des citadins venus s'y établir pour y respirer l'air pur de la campagne.

Notre promenade débute Place Ernest Dubois, où se situent la Maison Communale (1885), l'arbre de la Libération (grand tilleul) et le monument aux morts de la guerre 1914-18. Suivons la rue Coppe, puis à droite la rue de la Barre. Remarquons au passage sur la façade d'une maison sise à l'intersection de la rue Coppe et de la rue de la Barre un bas-relief représentant le Patron de la paroisse saint Georges terrassant le dragon, dont la fête (le dimanche 23 ou le dimanche suivant le 23 avril) donne lieu à une procession avec cortège folklorique et rassemblement de cavaliers.



Le Musée de Péruchet au hameau de Morsaint est une des attractions de la Promenade du Bercuit.

La rue du Béguinage monte doucement jusqu'à un carrefour. Encadrée d'une jolie chapelle et d'un vieux tilleul, la ruelle Purlin conduit jusqu'à un sentier qui s'engage résolument à travers le « Champ de la Queue ». Bordé de vergers et de prairies, ce lieu-dit était, paraît-il, autrefois le refuge des amoureux du village.

On débouche dans la rue du Centri qui traverse le hameau du même nom. La rue se transforme en un sentier de terre et entre dans le Bois des Fiefs.

Sur la gauche, le château d'Ursel; on traverse la drève de tilleuls qui y mène, en direction de la Ferme Hallaux ou **Cense de la Brique**. Le chemin passe derrière la ferme et on continue en longeant le cimetière de Doiceau. S'engager alors, sur la gauche, dans un chemin creux qui mène au **bois de Bercuit**.

Autrefois possession du chapitre de Notre-Dame de Cambrai, le bois de Bercuit, où l'on peut encore apercevoir des chevreuils, se transforme peu à peu. Son caractère sauvage a été modifié par un plan de lotissement et l'installation d'un terrain de golf.

On progresse à travers le bois (résineux, bouleaux, bruyères) pour arriver tout près du rond-point des Six-Chemins (altitude 100 m).

Si vous désirez écouter votre promenade, c'est à cet endroit que s'amorce une variante dont vous trouverez la description plus loin.

Sinon, tourner à droite, passer le rond-point et le golf-club du Bercuit et continuer tout droit. Au sortir du bois,

prendre à gauche le chemin qui descend vers Morsaint par le hameau de Bayarmont. On contourne ainsi le bois : un vaste panorama sur la vallée se dégage. Par une petite route pavée, on atteint le hameau de **Morsaint**.

Au carrefour, ne manquez pas de visiter le petit **musée du Péruchet** installé dans une ancienne forge. C'est dans cette maison que le fondateur du célèbre théâtre de marionnettes a rassemblé quelques-unes de ses plus belles poupées. On peut visiter en saison de 14 à 18 heures ou sur rendez-vous (tél. 010/84.45.13). Prenez à gauche la vieille chaussée pavée ou Chemin des Béguinages.

A travers de vastes étendues cultivées qui descendent vers la vallée du Train, on atteint le Béguinage du Péry, fondé au XIII^e siècle et actuellement maison de retraite pour dames. Selon une tradition, cet hospice doit son origine à quelques habitants du village qui s'y réfugièrent pour échapper à une épidémie de peste. On continue en longeant à gauche le cimetière de Grez pour aboutir au carrefour avec la ruelle Purlin. Par la rue de la Barre et la rue Coppe vous revenez à la place communale, terme de votre randonnée.

VARIANTE (7 km)

Suivre l'itinéraire précédent jusque près du rond-point des Six-Chemins. Tourner à gauche dans l'avenue asphaltée qui longe en partie les pelouses du golf. La suivre pendant à peu près 1 km. Prendre la route vers la droite



Saint Georges terrassant le dragon : sculpture folklorique en bois polychrome (XVIIIe siècle) conservée en l'église Saint-Georges à Grez.

en direction de la Ferme Lambert, du nom de la précédente propriétaire du bois. A droite, joli point de vue sur le hameau de Morsaint et le village de Biez avec son église haut perchée. Avant d'atteindre la Ferme Lambert, tourner à gauche dans un chemin (ruelle des Croix) qui redescend vers le village de Grez. On débouche dans la ruelle Purlin où l'on retrouve l'itinéraire précédent.

PROMENADE DES TROIS VALLEES (9 km)

On part de la place E. Dubois devant la cure (belle maison pastorale du XVIIIe siècle avec un toit à la Mansard). Tout à côté se dresse l'église **Saint-Georges**, construite par l'abbaye de Valduc en 1782. Elle est dominée en façade par une tour romane massive et trapue. A l'intérieur, méritent notamment l'attention le maître-autel et les stalles du XVIIe siècle, un grand Christ du XIIIe siècle, la chaire de vérité du XVIIe siècle, une lignée de Sainte Anne gothique, des statues de Saint Roch et de Saint Nicolas (XVIIe siècle) et des céramiques de M. van der Linden. Elle fut jadis le centre d'un pèlerinage très suivi à Saint Marcoul (tableau et statue). Passer devant l'église pour déboucher dans la rue de la Barre et tourner à gauche. Au coin,

maison du XVIIIe siècle abritant un estaminet qui a gardé son aspect du siècle passé. Dans la rue de la Barre (nos. 7,8,9) belles maisons villageoises du XVIIIe siècle. Juste avant le pont, prendre à droite le chemin qui suit la rivière ou quai Saint-Michel. Une allée d'aubépines rend cette partie du parcours très agréable au printemps. On laisse sur la gauche le Pont d'Arcole situé au confluent du Train et du Piétrebais ou Cocrou et le Franc-Moulin (grosse demeure du XIXe siècle entourée de hauts murs). La route en pavés fait place à un chemin qui suit, à quelque distance, la vallée du Train, ponctuée par des rangées de saules. On passe à proximité d'une ancienne carrière inondée et on débouche sur le hameau de **Mor-saint**.

On reprend alors à gauche la route asphaltée, on passe le Train et à droite, on s'engage dans la rue de Royenne. Avant d'arriver à ce hameau, prendre, à gauche, la rue du Rézidal qui longe le Ry de Hèze. Vers la droite, s'étend la campagne de Royenne qui s'élève vers le bois du Grand-Sart. On arrive ainsi aux « Fonds » de Hèze, à une station de pompage d'eau et à la **chapelle Coppe** surplombée d'un chêne magnifique. A cet endroit s'amorce la **variante** de votre promenade, décrite plus loin.

Remonter sur la droite par la rue Marguerite, déboucher dans l'avenue Félix Lacourt et suivre celle-ci à droite, jusqu'à la **chapelle du Saint-Sang**. On prend alors à gauche, vers la **ferme du Sartage ou del Sart**, grosse ferme à cour fermée de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Vous êtes maintenant sur les hauteurs de Hèze, d'une altitude moyenne de 120 mètres, d'où la vue sur la région est grandiose.

Emprunter alors la chavée de la Sarthe en direction du bois, qui descend à travers champs vers le minuscule hameau de **Cocrou**.

Après le réservoir, bifurquer sur la gauche et descendre vers la **chapelle Saint-Sébastien** (vitrail de L.M. Londot et céramique de M. van der Linden).

Après la chapelle, monter la rue de l'Abreuvoir et tourner à droite dans la rue de Bettenval qui débouche dans l'avenue Félix Lacourt. La rue de Basse-Biez nous conduit vers le **château de Piétrebais-en-Grez**, qui est sans conteste le monument le plus important de la vallée du Train. Situé au confluent du Piétrebais et du Train dont les cours alimentaient ses douves, le château fut habité par les seigneurs de Grez, dont la première lignée remonte à fin du Xe siècle. Le donjon trapu et garni de meurtrières est le seul vestige de l'époque féodale; ses murs ont une épaisseur moyenne de 1,45 m. et il ne reçut sa toiture qu'au XVIe siècle. A côté de l'entrée primitive du domaine, une grande porte cochère surmontée d'une magnifique pointe de pignons à volutes style Renaissance. Dans la maçonnerie, les armes, à gauche des De Limminghe, à droite des van den Berghe. Le château, rectangulaire et limité à l'origine par quatre tours d'angle, a subi d'importantes modifications au XIXe siècle. Il est actuellement séparé en deux habitations distinctes. On reprend l'avenue comte du Monceau qui suit le Piétrebais et le Train jusqu'au Pont de la Barre. On franchit celui-ci (à votre droite, l'ancien moulin banal de Grez) et on tourne à droite par la rue Saint-Georges vers la place E. Dubois. Vous voilà revenu au point de départ.

VARIANTE (6,5 km)

Suivre le précédent itinéraire jusqu'à la chapelle Coppe, dans les « Fonds » de Hèze, prendre le sentier le long de celle-ci ou la rue du Boulevard jusqu'à l'avenue Félix Lacourt. Par la gauche, on suit celle-ci en direction de Grez jusqu'à la gare de l'ancien vicinal. A votre droite, la magnifique **ferme du Sartage**.

Tourner à gauche et un peu plus loin, toujours à gauche, s'enfoncer dans le bois de sapins en suivant l'avenue du Vicinal. On contourne la colline de Biez à mi-coteau; sur la droite, l'église de Biez; sur la gauche, panorama sur la vallée du Train, les hameaux de Bayarmont, Morsaint, le bois de Bercuit et Grez. A l'arrière-plan, les clochers de Gottechain, Bossut et Archennes.

L'église de Biez, dédiée à Saint Martin mérite un détour. De style néo-gothique, elle contient un mobilier intéressant, dont un maître-autel du XVIIe siècle et de belles stalles Louis XIV. Panorama sur les environs. On rejoint l'avenue Félix Lacourt; prendre alors la direction du château et terminer la promenade avec l'itinéraire précédent.

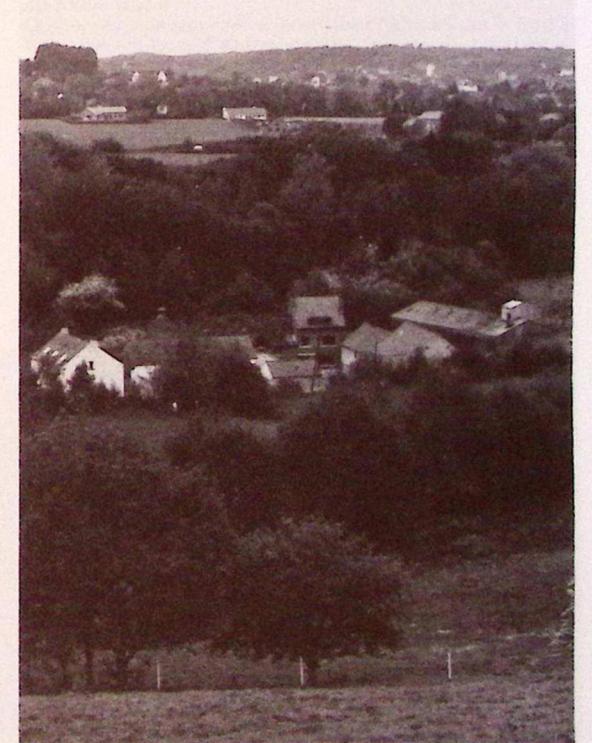
PROMENADE DE LA VERTE VOIE (7 km)

La découverte de vestiges fait remonter l'origine du village d'Archennes à une époque très reculée. Devant l'église en creusant les murs du cimetière, on a trouvé des briques romaines et du ciment mêlé de brique pilée; à 1 km au nord-est des débris de poterie commune, des tessons de cruches ont fait supposer l'existence d'une fabrique de poterie, bien qu'aucune trace de bâtiments n'étaye cette hypothèse. Près de l'école (à 200 m. de l'église), des fouilles mirent



Ci-dessus : le Quai Saint-Michel, vu du pont sur le Train (Promenade des Trois Vallées).

Ci-dessous : Panorama de la vallée du Train pris des hauteurs de Biez (Promenade des Trois Vallées).





Ci-dessus : une des dépendances de la ferme du Sartage (Promenade des Trois Vallées).

Ci-dessous : l'imposant château de Piètrebaix-en-Grez est le monument le plus important de la ravissante vallée du Train.



au jour des fondements de 2 m. d'épaisseur en pierres de Gobertange, trace d'une cloisière à côté de l'ancien moulin seigneurial.

A proximité, on a découvert de la terre calcinée (ancienne briqueterie) et une voûte de maçonnerie de briques.

Notre circuit débute à l'**église Saint-Ghislain**, place des Combattants. Le sanctuaire conserve les reliques de saint Ghislain provenant de l'abbaye de Florival. Il est particulièrement invoqué pour les accouchements faciles et la guérison des convulsions des nourrissons. De style néogothique et reconstruite en 1863 sur l'emplacement d'une ancienne église dédiée à saint Pierre, elle mérite une visite pour les statues de saint Ghislain et de saint Pierre du XVIIIe siècle, et pour les fonts baptismaux de la fin du XIIe siècle, de belle composition romane, avec cuve ornée de quatre têtes humaines.

Contourner, par la droite, l'église vers le hameau « Les Monts ». On passe devant le **château d'Archennes**, construction centrale classique de la fin du XVIIIe siècle. L'ensemble en U est entouré d'un parc à l'anglaise. De multiples transformations nuisent à son unité, visibles surtout de la belle cour intérieure accessible par le porche cintré d'entrée.

Longer le parc en passant le pont sur le Train, en jetant un coup d'œil vers la gauche sur le Home de Coulemont construit au milieu d'un beau parc entre 1880 et 1890 par le Baron de Coulemont pour y accueillir, comme aujourd'hui encore, des personnes âgées.

Par la rue des Monts, on atteint le hameau « Les Monts » autrefois Haute-Archennes, partie la plus haute du village et accolée à la « Bruyère des Monts » où s'élevait un petit tumulus gallo-romain. On se trouve en face du **château de « la Motte »**, grosse propriété intégrée dans l'ensemble du parc et construite légèrement plus haut que l'ancien château médiéval fortifié érigé sur « une motte », c'est-à-dire une surélévation artificielle. Le château de « la Motte » fut la demeure seigneuriale du village; détruit vers 1580, il n'en reste que quelques murs.

Tourner à droite dans le sentier; on rejoint le chemin de fer surplombant la vallée de la Dyle et où sont installées les stations de pompage de la S.N.E. Jusqu'il y a peu, on y cultivait le cresson au milieu d'une réserve admirable de flore et de faune. En suivant le chemin de fer et en retraversant le Train, on débouche près de la station du chemin de fer.

A cet endroit vous pouvez, si vous le désirez, rejoindre directement votre point de départ en tournant à droite. La station se situe à l'extrémité occidentale du village au hameau du « Bouly » (en wallon : Boli) au pied de la bruyère d'Archennes. Suivre à votre gauche la route vers Florival en longeant le chemin de fer. En contrebas, la vallée de la Dyle offre un beau paysage de prairies coupées par des rangées de peupliers et de saules; au fond les frondaisons des bois de Laurensart constituant la frontière linguistique et la ligne de défense de la Dyle en 1939-1940. Après 500 m., on atteint l'extrémité du parc de l'**ancienne abbaye de Florival**.

L'abbaye doit, d'après la légende, sa fondation au XIe siècle à un événement extraordinaire comme le rapporte le texte suivant datant de 1756 : « Les Français nomment « Vaux Fleuris » dans le « Roman País », à une lieue et demie de Louvain, une Abbaye des filles de l'ordre de Cîteaux qui prend son nom d'un événement miraculeux : car comme on jettoit les fondements de l'église dans l'endroit qu'on nomme encore la vieille Abbaye et le pré de la Chapelle, une voix céleste avertit ceux qui travaillaient, de chercher un endroit semé de fleurs et de le choisir comme lieu convenable pour cet Edifice. Ils obéirent et ayant trouvé une plaine couverte de fleurs, il y bâtirent l'église et lui donnèrent le nom de Florival ».

L'Abbaye a connu bien des vicissitudes. Plusieurs fois reconstruite, elle ne survécut pas à la Révolution française. Sur son site, au XIXe siècle, fut bâti un château occupé aujourd'hui par l'Ecole de Protection civile.

Tout à côté est implantée une usine. La première installation industrielle à cet endroit sur la Dyle remonte à 1658 déjà, l'abbesse de Florival Catherine Ronsmans y fit construire un tordoir à huile et un moulin à farine. En 1850, Monsieur Oldenhove y installa une filature avec une puissante roue hydraulique d'une puissance de 150 CV.

En 1899, Monsieur Auguste Braun transforma les installations en l'actuelle usine à accumulateurs.

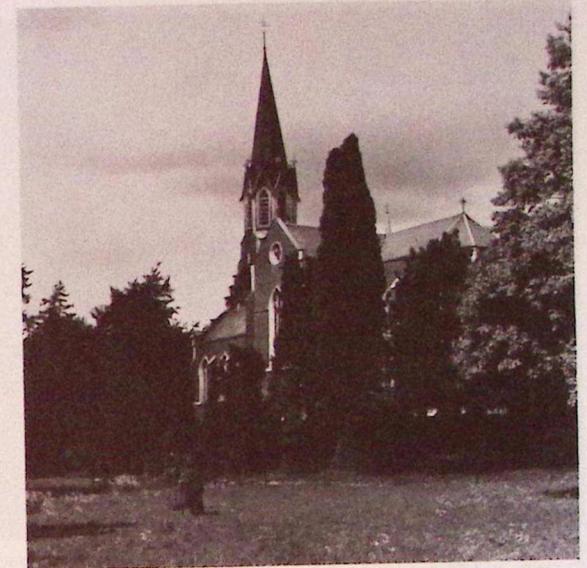
Tourner à droite dans la rue de la Verte Voie. Après la traversée du passage à niveau, on entre dans le **bois des « gipsies »**, nommé aussi « bois des Egyptiennes ». D'après la légende, il s'agit de sorcières vivant sous terre parce que ce site abriterait un cimetière gallo-romain réservé au campement de romanichels et de nomades de passage. Vous arrivez dans une cuvette avant l'entrée du petit hameau de la Verte Voie, composé de cinq habitations, probablement ainsi nommée pour le peu d'ensoleillement des prairies et du bois qui la composent. Le chemin creux montant à gauche atteint le **plateau de la Malaise** (94 m.).

A la surface des champs, sont encore éparpillés des déchets de briques et de pierres, vestiges de la ferme de la Malaise qui dominait le plateau à côté de l'arbre du même nom et d'un carrefour de 6 chemins. Une sorcière s'y rendait, selon la légende, tous les dimanches à minuit pour y sonner les 12 coups des 6 clochers des alentours et visibles du plateau.

Prendre à droite en direction de **Bossut**, village typique du Brabant Wallon sur un plateau surélevé composé de grosses fermes agglomérées autour du clocher de l'église.

Ce vieux chemin pavé longe le « **flot de la Malaise** », grande mare entourée de bosquets, étonnamment perpétuelle en ce point haut. En mai 1940, les armées allemandes concentrées pour le passage de la Dyle y furent pilonnées par l'artillerie anglaise installée à Tombeek (à l'emplacement actuel des installations de la radio) et y subirent de nombreuses pertes; des tombes y étaient éparpillées jusqu'au début de 1941.

L'édifice, dédié à **Notre-Dame** et construit entre 1782 et 1787, mérite le détour. Une partie de son mobilier provient de l'abbaye de Florival (Adoration des Mages d'inspiration rubénienne, XVIIe siècle). A voir aussi les autels



L'église Saint-Ghislain à Archennes est le point de départ de la jolie Promenade de la Verte Voie.

baroques ornés de peintures, une statue de saint Roch et des orgues remarquables (XVIIe-XVIIIe siècle). A côté de l'église, une magnifique cure classique du dernier quart du XVIIIe siècle.

Quitter la route pour retraverser les champs vers le Sud et atteindre les bois d'Archennes constitués de plantations de diverses essences. On atteint ainsi « l'Hésidelle » déformation wallonne du flamand IJsdael (vallée de la glace), vaste clairière orientée au sud et dominant le centre du village blotti autour de son clocher et enserré dans un écrin de verdure, souvent nimbé d'une brume légère.

Avant d'atteindre la route, tourner à gauche avant les maisons dans le petit sentier. Il vous ramènera tout près de l'église, terme de votre promenade.

Vue d'ensemble du château d'Archennes, caractérisé par sa façade de style classique ((Promenade de la Verte Voie).





Néthen : l'élégant château de Savenel, précédé de la conciergerie au beau portail baroque (Promenade des Murs).

PROMENADE DES MURS (9,5 km)

La première mention de **Néthen** dans un document officiel remonte à l'an 990. A cette époque, il est question des « deux Nethenes », le Wez (haut Néthen) et la « Vé-waille » (bas Néthen) étant encore tout à fait distincts et disposant chacun de leur propre église. Situé à la pointe extrême de l'Est du Brabant wallon, ce riant village compte aujourd'hui 1600 habitants environ et mérite de retenir l'attention grâce à l'extrême variété des paysages qu'il offre au promeneur, de part et d'autre de la vallée de la petite rivière, la Néthen, qui le traverse dans le sens de la longueur, avant de se jeter dans la Dyle, à Weert-Saint-Georges. Plus des deux tiers des 956 hectares de Néthen sont des terres cultivées, les prés couvrent 128 hectares, les bois 105 environ.

C'est l'**Eglise Saint-Jean-Baptiste** qui constitue le point de départ de l'itinéraire que nous avons composé. Construite en briques et en pierres blanches au XVIII^e siècle (le corps principal est daté de 1768), elle est de conception néo-classique bien équilibrée, ne laissant pas apparaître le fait qu'elle a été agrandie vers 1860 après la disparition de l'église du Wez.

A l'intérieur, on remarque notamment une Adoration des Mages, copie d'après J. Gossart (XVI^e siècle), une Déploration du Christ, une toile caravagesque, etc. Les meubles de goût sont des Régence, Louis XV et Louis XVI (jubé, vantaux, chaire, confessionnaux). Les fonts gothiques sont réalisés en pierre bleue.

Avant de nous éloigner, un coup d'œil au **château van Zeebroeck**, qui se trouve en face de l'église : ce vaste bâtiment, précédemment appelé ferme Demariage, a connu d'importants aménagements au XIX^e siècle : grand pavillon d'entrée muni de portails cintrés avec clé, toit d'ardoises. Le corps principal, qui n'est pas visible de la route, également transformé au siècle dernier, est une vaste aile de douze travées, sur deux niveaux, avec un toit à la Mansard.

A noter encore, toujours face à l'église, trois belles maisons de la fin du XVIII^e siècle.

Dirigez-vous vers la gauche, en sortant de l'église, et suivez la rue de Hamme-Mille. Vous longez alors le grand pré communal, passez à hauteur du petit monument aux morts, puis au-dessus de la Néthen. Dans le tournant, sur la droite, au bout d'un petit chemin, la « source Saint-Jean » qui débite de l'eau fraîche et pure tout au long de l'année, particulièrement bienvenue en été pour l'entretien des jardins potagers.

Le château d'Archennes a gardé fière allure en dépit de multiples retouches.



C'est à cette hauteur que vous tournez à gauche. Une pente très forte vous y attend qui vous mène en quelques dizaines de mètres à un bois de sapins tout d'abord, au plateau ensuite. Face à vous, une belle vue sur les champs et, au loin, la lisière de la forêt de Meerdaal. Tournez à gauche, dès que vous quittez le sous-bois, pour rejoindre puis longer les murs.

Ceux-ci, longs de 4 km environ, entourent le **Savenel** (aujourd'hui propriété van Overbeke). C'est un domaine de 60 hectares de prés et de bois. Il fut occupé de 1685 à 1796 par les Carmes déchaussés qui érigèrent cette muraille de briques.

Bientôt vous faites face à un beau vallon, à l'opposé duquel se trouve la ferme des douze bonniers (un bonnier : un hectare et 40 ares).

Vous descendez, toujours le long des murs dont vous vous éloignez bientôt, ce qui vous permet de rejoindre un chemin plus large et, après avoir longé un moment la lisière, vous vous enfoncez dans la belle **forêt de Meerdaal** et atteignez bientôt la drève des Wallons, parfaitement rectiligne. Vous l'empruntez en vous dirigeant vers la gauche. La variété de la forêt est remarquable, parce qu'elle est vallonnée et pleine de contrastes. C'est ainsi que vous quittez brusquement les hêtres pour de très hauts sapins qui ont poussé en rangs serrés. Puis la descente du parcours vous fait quitter le sous-bois et vous retrouvez alors les murs. Vous tournez à droite pour les longer à nouveau.

Si vous vous contentez d'une promenade relativement courte (4 km), vous tournez à gauche pour continuer à longer les murs, ce qui vous permet de passer devant la drève qui mène au Savenel et de retrouver votre point de départ en quelques minutes.

Le corps de logis du **Savenel** date des XVI^e et XVII^e siècles et a été aménagé au siècle dernier. Il est caractérisé par une tour de trois niveaux terminée par une flèche pyramidale et un double corps central à deux niveaux et six travées en briques et grès. En face, les dépendances

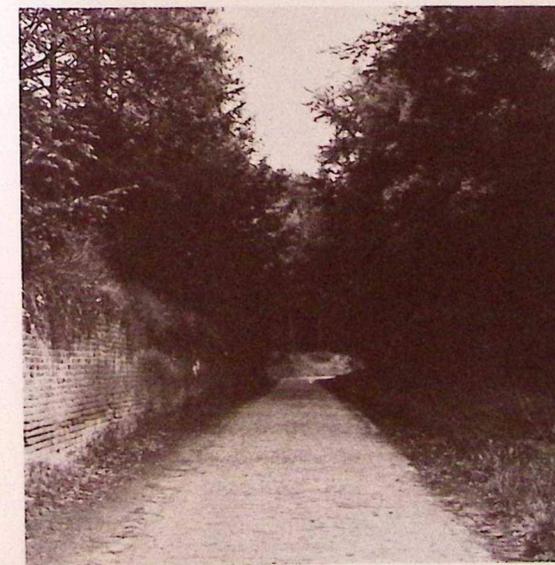
et la conciergerie restaurée, dotée d'un beau portail baroque en briques et en moellons. L'entrée principale est caractérisée par une belle et longue drève parfaitement rectiligne, qui enjambe un bras de la Néthen qui traverse le domaine.

Si vous préférez poursuivre la découverte de Néthen, continuez tout droit : vous traversez la route et, en face et de biais, vous trouvez la rue du Peigne d'Or que vous suivez jusqu'au chemin du Bois-Brûlé (direction du camping R.C.C.C.B.). Vous vous trouverez alors dans un beau sous-bois, et, à nouveau tournant le dos à la vallée de la Néthen, vous entamez une forte montée qui vous conduit à une partie du plateau couverte par les sapins. Arrivé à la croisée des chemins, vous tournez à droite et vous redescendez bientôt vers la **ferme de la Houlotte**, citée pour la première fois en 1691 et récemment entièrement restaurée. Puis, vous reprenez la montée par la rue de Beaumont qui serpente avec beaucoup de charme. Bientôt, à votre droite, vous découvrez un très beau paysage : de grands étangs en contrebas et, au loin, le village de Rhode-Sainte-Agathe. Vous dépassez une toute petite chapelle sur votre gauche et vous retrouvez la sapinière puis, à nouveau, les vastes étendues agricoles du plateau. Vous rejoignez alors la route Pécrot-Néthen.

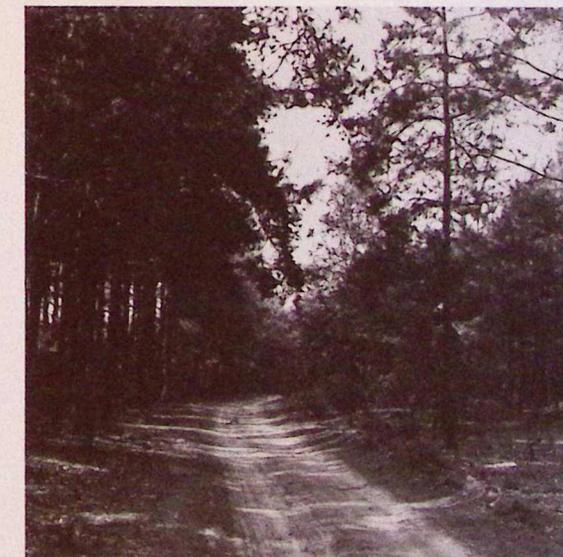
Si vous décidez alors de retourner directement vers l'église vous empruntez cette route vers la gauche, bénéficiant ainsi d'un coup d'œil exceptionnel sur une grande partie de la vallée. Puis, obliquant légèrement vers la gauche à hauteur du tournant de la route, vous longez une partie de la sapinière et vous suivez la ruelle du Curé. Au moment de rejoindre la route de Néthen, sur votre droite, la très belle cure du village.

Vous pouvez aussi couper la route Pécrot-Néthen et continuer droit devant vous. A votre droite, les bois, à gauche, les champs. Ce chemin romantique vous permet de rejoindre le chemin de Florival que vous empruntez vers la gauche. En pente douce, il vous ramène vers le cœur de Néthen, qui se découvre peu à peu devant vous.

Néthen : vous l'avez deviné, nous suivons la Promenade des Murs.



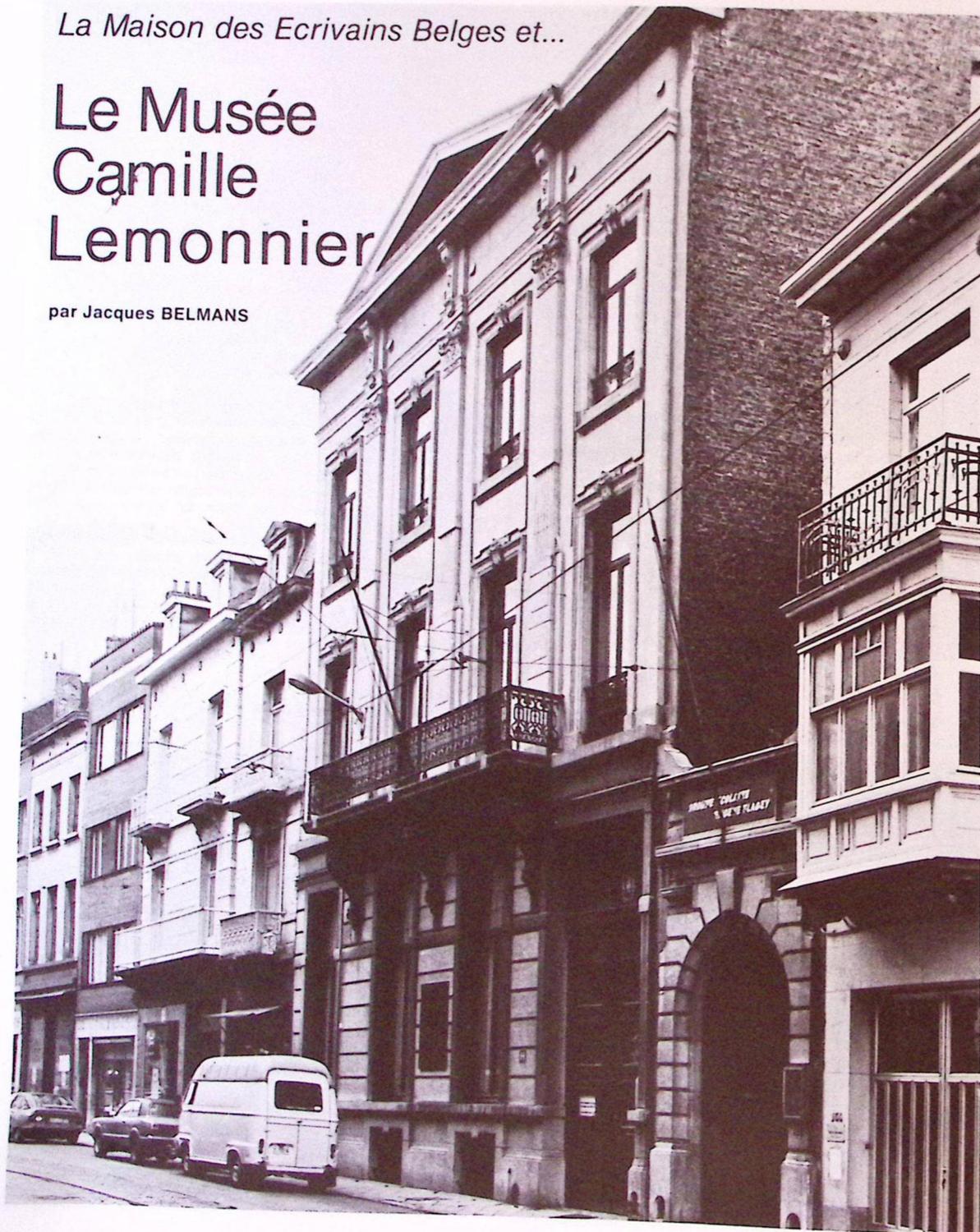
La Promenade des Murs ravira tous les amateurs de tableaux sylvestres.



La Maison des Ecrivains Belges et...

Le Musée Camille Lemonnier

par Jacques BELMANS



UN petit musée, certes, et peu connu mais qui mériterait de voir défiler plus de visiteurs car il permet de passer une heure agréable surtout à ceux d'entre nous qui s'intéressent de près ou de loin à notre littérature. Il a pour originalité d'abriter les objets, souvenirs et documents relatifs à Camille Lemonnier (1844-1913) qui, on le sait, fut non seulement un romancier à la fois prolix et puissant dans la lignée réaliste si pas naturaliste mais aussi un critique d'art clairvoyant comme, encore, un « éveilleur de notre littérature lors de la renaissance de nos lettres sous l'égide de « La Jeune Belgique » en 1881.

Né et mort à Bruxelles, Camille Lemonnier ne résida pas en l'hôtel de maître qui porte aujourd'hui son nom mais il habita non loin de là notamment au 38, chaussée d'Ixelles, et au 25, rue du Lac : c'était alors presque la campagne... Après avoir suivi des cours de philosophie et lettres, il effectua un court passage dans l'administration avant de se consacrer uniquement à la littérature. Son œuvre est immense : elle comprend quelque 80 ouvrages dont certains sont injustement oubliés et dont les meilleurs à nos yeux s'intitulent « Un Mâle », « Le Mort », « Happe-Chair », « L'Hystérique », « Le Possédé », « L'Homme en Amour », « Claudine L'amour », « Le petit homme de Dieu », « La Fin des Bourgeois », « Madame Lumar » ou « Le Vent dans les Moulins » sans oublier ses monographies artistiques dont « Courbet », « Félicien Rops » et ses « Salons » à la manière de Baudelaire. Par contre, son œuvre dramatique a sombré totalement dans l'oubli. Enfin, il consacra un grand ouvrage à célébrer « La Belgique », ouvrage qui mériterait certainement d'être réédité. Dans le milieu alors conventionnel des lettres belges (Charles De Coster mourut dans l'indifférence générale en 1879), Camille Lemonnier se devait d'être incompris tandis que sa peinture à l'arraché des turpitudes comme des vices ne pouvait que heurter les bien-pensants. Voilà pourquoi le prix quinquennal de littérature... lui sera refusé par un jury mesquin mais il poursuit sa voie, entasse roman sur roman, se voit traduit en de nombreuses langues (1) tandis que les écrivains naturalistes français comme Emile Zola ou



A gauche : buste de Camille Lemonnier, par Jef Lambeaux (1897).



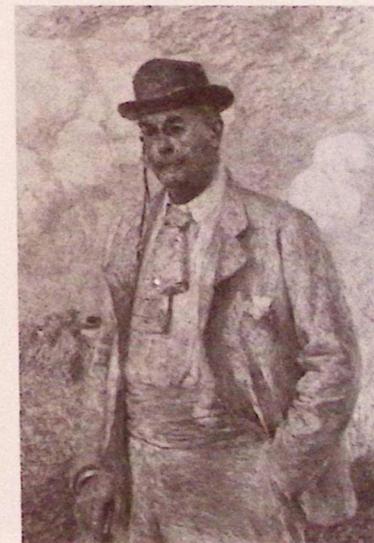
A droite : Camille Lemonnier à la pelisse, par Isidore Verheyden (1887).

Joris-Karl Huysmans le reconnaîtront pour l'un des leurs comme en témoignent d'ailleurs telle lettre de l'auteur des « Rougon-Macquart ». Il fut aussi en relation avec Victor Hugo (2), Barbey d'Au-

revilly, Maurice Barrès, Léon Bloy, Théodore de Banville, Lugné-Poe, Stefan Zweig, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Charles Gounod, Jules Michelet, Edmond de Goncourt, les frères Rosny et au-

A gauche : Camille Lemonnier, par Emile Claus (1903).

A droite : Camille Lemonnier à son pupitre, par G.S. Van Strydonck (1895).





Cabinet de travail de Camille Lemonnier : cette armoire vitrée offerte, en 1903, par les amis de Camille Lemonnier, renferme les cinquante premiers ouvrages du Maréchal des lettres belges; ces livres sont ornés de riches reliures ainsi que de dessins originaux.



Un coin du Club de la Maison des Ecrivains Belges. Ce salon fait également office de salle de conférences. Installé au rez-de-chaussée de la Maison des Ecrivains Belges, il est contigu à la Salle du Conseil de l'Association des Ecrivains Belges de Langue Française.

tres artistes notoires de l'époque comme en témoignent lettres et autres documents conservés au musée. Lors de la renaissance de 1881, les Jeunes Turcs de « Jeune Belgique », ne pouvaient que reconnaître Camille Lemonnier comme leur maître et Max Waller lui emprunta même sa devise : « Nous mêmes, ou périr !!! » qui, pour nous paraître emphatique aujourd'hui, possède au moins le mérite d'exprimer fortement un idéal... Bref, Camille Lemonnier fut mêlé à la tumultueuse histoire de notre littérature comme de nos arts plastiques (heureuse époque !) et, peintre amateur lui-même — non sans talent d'ailleurs —, il fréquenta, certes, les artistes dont le musée possède les œuvres — et bien d'autres ! — comme Eugène Verdyen, Joseph Coosemans, Pol Stié-

venart, Jean Delville, Jan Stobbaerts, Jef Lambeau qui fit de lui un bon buste, Emile Claus qui campa le « Maréchal des lettres belges » dans un fier tableau, Théodore Baron, Edouard Agneessens, A.J. Heymans, Louis Dubois, Victor Gilsoul, Dario de Regoyos, toutes œuvres qui font du Musée Camille Lemonnier un « mini-musée » de peinture non dépourvu d'attraits pour l'amateur... Et, bien entendu il renferme nombre de toiles signées de la main de sa fille, Louise Lemonnier, qui conserva pieusement les souvenirs laissés par son père. Ainsi telle salle du musée reconstitue très fidèlement le cabinet de travail de l'écrivain tel qu'il se trouvait être lors de sa mort. Outre les tableaux et les documents dont nous avons parlé plus haut, il

contient un mobilier caractéristique de l'époque, nombre de bibelots et divers objets utilitaires dont une paire... d'halètes quelque peu surprenantes en un tel lieu : Camille Lemonnier était volontiers sportif et il lui arrivait d'écrire debout comme... Victor Hugo. Y flotte aussi la présence d'amis tels qu'Emile Verhaeren ou Georges Rodenbach. Une vaste bibliothèque contient une foule d'ouvrages tous dédiés tandis qu'une armoire vitrée, qui fut offerte à l'écrivain à l'occasion de la parution de son cinquantième livre, renferme les volumes de son œuvre ornés de riches reliures non moins que de dessins et de peintures originaux signés, par exemple, Eugène Laermans. Soulignons la valeur intrinsèque de cette collection non moins que la



Ci-dessus : un aspect du Musée Camille Lemonnier. Outre plusieurs sculptures et de nombreux tableaux dont certains signés de la main de sa fille, Louise Lemonnier, ce musée conserve divers documents se rapportant à ce géant de la littérature.

Ci-dessous : le cabinet de travail de Camille Lemonnier a été fidèlement reconstitué avec son mobilier d'époque, des souvenirs du maître et une vaste bibliothèque contenant une foule d'ouvrages que l'éminent écrivain se plaisait tantôt à lire tantôt à consulter.



beauté de ces livres. « Petit musée », donc, mais qui, on le voit, ravira certainement les amateurs de « petits musées » lesquels, s'ils sont infiniment moins riches que les Louvre, British Museum et autres capitales de la culture, revêtent, il faut le dire, aussi souvent plus de charme...

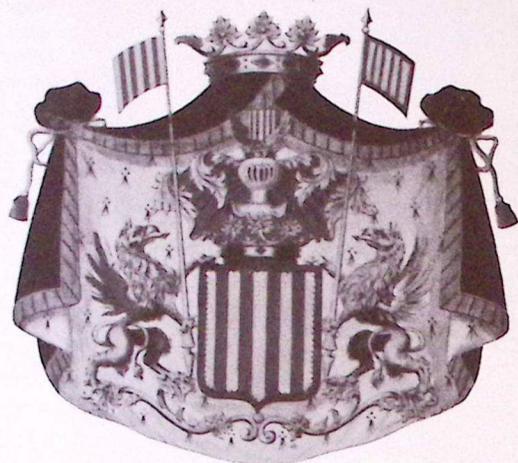
Il convient enfin de consacrer ici quelques lignes à l'Association des Ecrivains Belges qui est installée à demeure dans cet impressionnant hôtel de maître du XIX^e siècle. A vrai dire, la Maison Camille Lemonnier et la Maison des Ecrivains Belges naquirent le même jour, soit le 15 septembre 1946 au cours d'une brillante cérémonie où parurent nombre de célébrités dont S.M. la Reine Elisabeth, l'Amiral Lacaze et Jules Romains de l'Académie Française, Roland Dorgelès, de l'Académie Goncourt.

Elles naquirent d'une double initiative. En effet, d'une part, Marie Lemonnier offrit à l'A.E.B. tous les souvenirs qu'elle détenait de son père, et, d'autre part, la commune d'Ixelles, en la personne d'Eugène Flagey, offrit à l'association cette demeure située au 150, chaussée de Wavre. Après aménagements, l'immeuble contient le cabinet de travail du maître, les collections artistiques lui ayant appartenu, une bibliothèque comptant des milliers d'ouvrages d'écrivains belges ainsi qu'une salle de documentation, constituant ainsi un outil de travail précieux mis à la disposition des étudiants comme des chercheurs. Il contient aussi un secrétariat, une salle de réunion du Conseil et une salle de conférences. Cette dernière présente, en temps ordinaire, l'aspect d'un sage et confortable club avec ses gros fauteuils et ses plafonds à lambris, cette « ornementation d'un autre siècle » comme le dit un personnage du film « L'Année dernière à Marienbad »...

Il est indéniable que cette Maison de l'Association des Ecrivains Belges joue un rôle de premier plan dans notre vie littéraire.

(1) Le musée offre au curieux des traductions en anglais, néerlandais, allemand, russe, espagnol, etc...

(2) Voir la lettre de Victor Hugo concernant son premier roman, « Le Sabbat », et datée du 22 mai 1866.



Everberg et ses seigneurs

par Evrard Op de BEECK

PARMI les demeures occupées par la Maison de Merode, le château d'Everberg occupe une place de choix. De plus, l'histoire de la seigneurie remonte aux temps reculés du moyen âge.

Quittons Kortenberg, l'animation de plus en plus grande de la route de Bruxelles à Louvain et, en suivant une drève, nous pénétrons dans un bois romantique, qui vraiment nous rappelle les Ardennes et cependant nous sommes bien en Brabant.

Traversant ce bois, nous arrivons bientôt dans le domaine princier d'Everberg. C'est un parc à l'anglaise et une clairière nous permet de voir le château.

Tout en nous approchant, en longeant les pelouses bien soignées de l'entrée principale, nous examinons les détails architecturaux du château. A première vue, on pourrait croire que c'est un bâtiment blanc, comme on en a tant construit au siècle dernier, mais il n'en est rien, car ses murs actuels cachent des vestiges d'un passé aussi glorieux qu'ancien.

Avant d'en franchir le seuil, arrêtons-nous un instant à son histoire. Très tôt les ducs de Brabant se réservèrent les droits seigneuriaux de la terre d'Everberg et y exercèrent la justice.

Au XII^m siècle déjà on cite comme seigneur du lieu un chevalier Goswin van Everberg. Les documents faisant défaut, on sait peu de choses de ces premiers seigneurs, dont le nom est cependant cité dans les chartes de l'abbaye toute proche de Kortenberg.

Au XIV^m siècle, le domaine d'Everberg appartenait à un certain Jean de Kersbeck. Par suite du mariage d'une de ses descendantes, en 1460, la seigneurie passa à Godefroid de Montnaken, bourgmestre de Tirlemont, drossart du Brabant et capitaine du duc Jean IV.

Elle change encore de main par le mariage de la petite-fille de ce Godefroid, Marie de Montnaken avec Charles de Rubempré.

Les Rubempré sont de souche très ancienne et descendent, dit-on, des rois de Hongrie. Un sire d'Everberg tom-

ba à Nancy, aux côtés de Charles le Téméraire et fut inhumé dans la même sépulture que le duc de Bourgogne, en l'église Saint-Georges de cette ville. On trouve des Rubempré, propriétaires de seigneuries et châteaux brabançons, notamment de la seigneurie de Lubbeek et du château de Horst, à Rhode-Saint-Pierre.

En 1581, le colonel Antoine de Rubempré est Grand Veneur héréditaire du Brabant, haute charge qui restera dans sa famille jusqu'en 1707, année où elle passa à Philippe-François de Merode. Entre-temps, Everberg, domaine des Rubempré, a été érigé en baronnie par lettres patentes du 18 février 1601, en faveur de Philippe de Rubempré, comte de Vertaing et de Vertigneul, puis en principauté le 1^{er} mai 1686, pour son petit-fils, Philippe-Antoine, comte de Rubempré, créé en même temps prince de Rubempré.

Everberg est devenu alors un centre de chasse, où le Grand Veneur du Brabant reçoit le Gouverneur des Pays-Bas.

Comme tant d'autres, le manoir

moyenâgeux a disparu pour faire place à un château Renaissance, orné de tours et entouré de vastes dépendances.

Mais il est certain que le bâtiment est resté au même endroit que celui qu'il occupait déjà au XIV^m siècle.

Les guerres sont passées par ici; le mode de vie a bien changé et la maison, qui convenait à un seigneur guerrier, ne peut plus plaire au châtelain des temps nouveaux.

Nous avons observé cette évolution un peu partout en Campine et en Brabant, comme elle se fit également en France et en Hollande.

Le château est de moins en moins forteresse et devient une maison de plaisance, digne de son propriétaire.

Du premier château on possède dans les archives une gravure du XV^m siècle. Le deuxième château est mieux connu, ceci grâce à une gravure d'Ertinger et à d'autres imagiers du XVII^m siècle. Nous pouvons conclure qu'à ce moment la demeure n'a guère l'aspect d'une forteresse et est devenue une maison de campagne où il fait bon vivre.

Philippe de Rubempré, le premier prince d'Everberg, ne laissa qu'une fille, Louise-Brigitte, qui, mariée en premières noces avec un comte de Salm, se remaria avec Philippe de Merode, comte de Montfort. Par ce mariage le comte de Merode devint prince de Rubempré et d'Everberg et depuis les de Merode feront de ce château l'une de leurs résidences préférées.

Louise-Brigitte de Merode mourut en 1730 et son époux lui survécut douze ans, jusqu'en 1742. Ils sont tous deux inhumés dans la chapelle Saint-Hubert de l'église d'Everberg où une pierre tombale rappelle leur souvenir. Leur fils Maximilien-Léopold de Merode (1710-1769) contracta en 1742 mariage avec une fille du peuple, Catherine Ocremans.

Cette alliance fit sensation à tel point que la noblesse du pays adressa une pétition à l'Impératrice Marie-Thérèse pour faire rompre ce mariage « inconcevable ». Maximilien-Léopold perdit toutes ses hautes fonctions, y compris celle de « Grand Veneur » et se retrouva même enfermé dans un cachot de

la citadelle d'Anvers « pour réfléchir sur le mariage »...

Dorénavant c'est le prince de Grimbergen qui devient « Grand Veneur ». Bien que le prince d'Everberg fût réhabilité il ne retrouvera jamais ses fonctions.

Sa fille, Marie-Catherine de Merode épousa Philippe-Maximilien de Merode-Westerloo, fils du célèbre Feld-Maréchal, Jean-Philippe-Eugène de

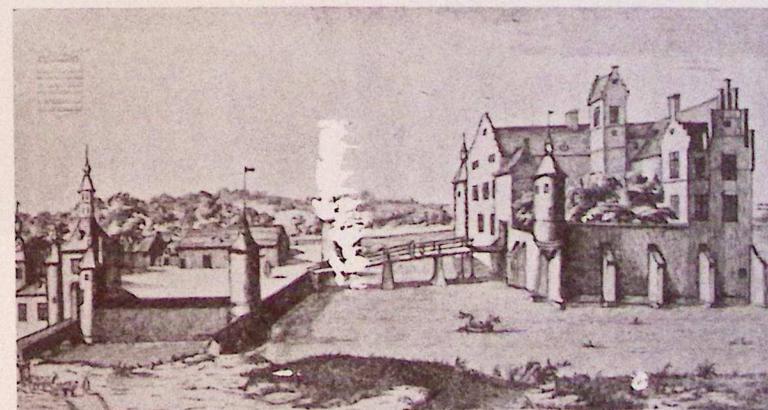
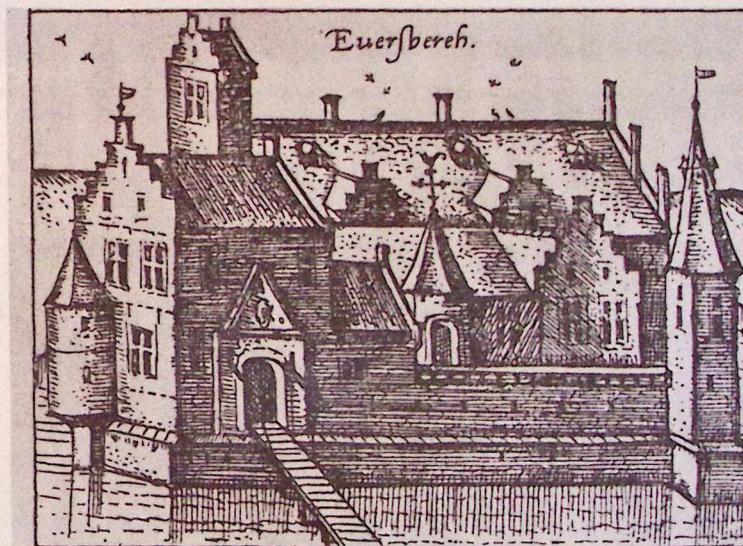
Merode-Westerloo, grand bâtisseur et créateur des drèves du domaine de Westerloo.

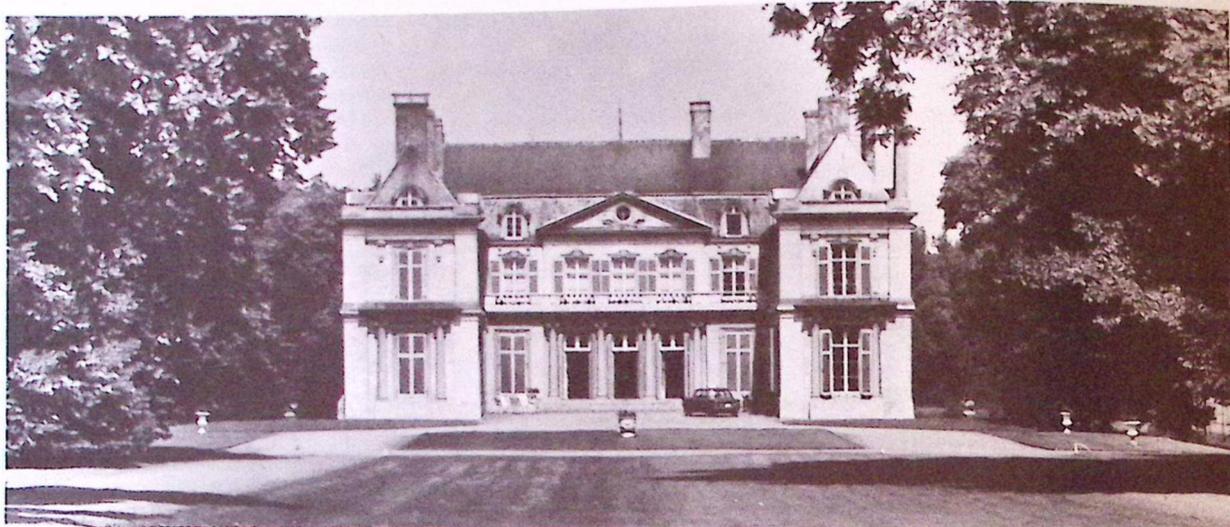
Au milieu du XVIII^m siècle, les goûts ont changé dans le monde architectural et c'est la France qui inspire les bâtisseurs européens.

Aussi Marie-Catherine-Joséphine de Merode et son époux Philippe-Maximilien de Merode, marquis de Westerloo, propriétaires d'Everberg, décident de

Ci-dessous : le château d'Everberg au XVe siècle.

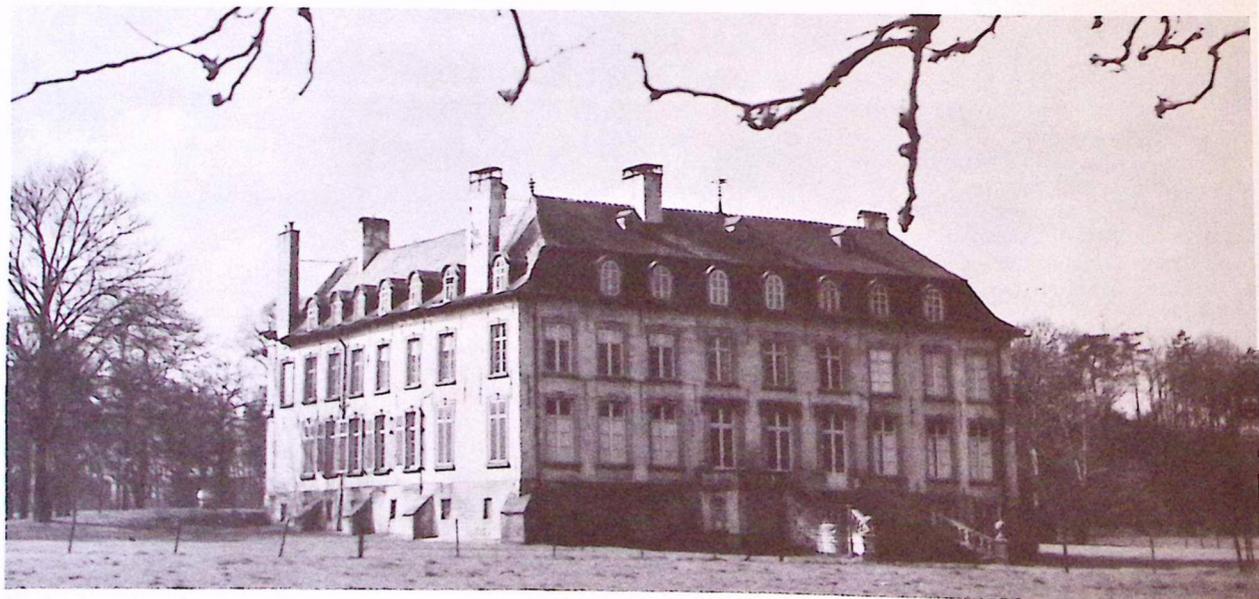
En bas de la page : le château d'Everberg en 1730.





Ci-dessus : le château d'Everberg, tel qu'il se présente de nos jours, affecte la forme d'un U. La façade principale, sommée d'un fronton triangulaire, a fière allure avec ses quatre colonnes ioniques soutenant le balcon.

Ci-dessous : vue du château d'Everberg (côté jardin). Les belles proportions classiques que dégage l'ensemble sont quelque peu ternies par la présence de hautes cheminées inesthétiques.

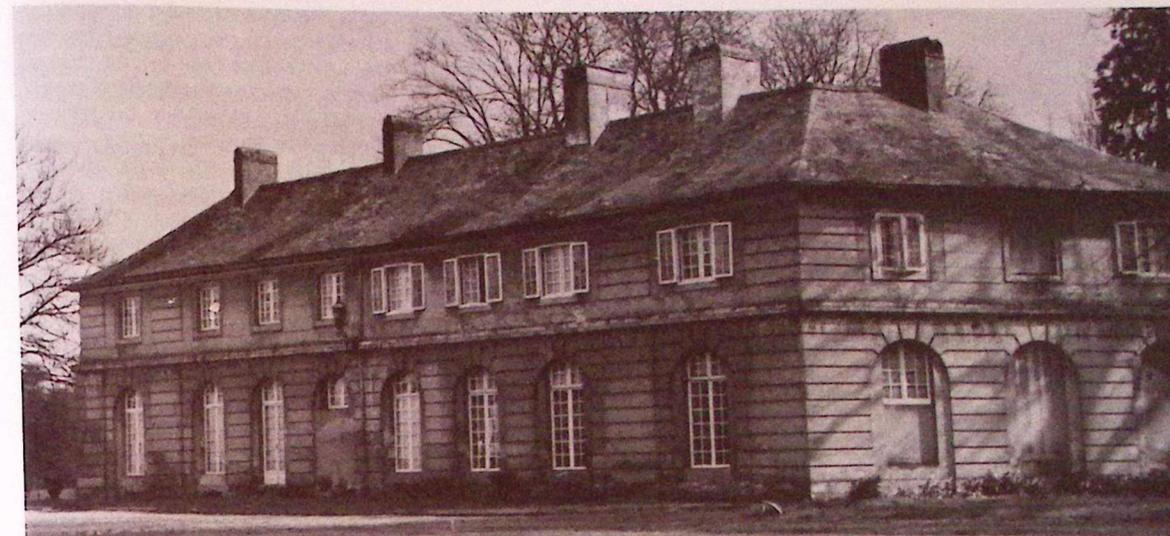


moderniser et d'embellir le château. Ils font appel à un architecte français, Neuville, qui, tout en conservant les vieux murs, les habilla d'une façade à la française.

Lors de récentes restaurations, on a

trouvé, sous le badigeon, les vieilles briques dites « espagnoles » mises en œuvre lors de la construction du XVII^e siècle, ainsi que les traces des fenêtres, remaniées, tant de l'époque moyenâgeuse que de la Renaissance.

Ce n'est que dans les murs de l'aile Est que l'on n'a pas relevé de traces de fenêtres obturées ou remaniées. Quand on examine une gravure du château, datant de 1730, on peut en conclure que cette aile a dû être



Ci-dessus : au cours du XVIII^e siècle, la ferme et la basse-cour du château furent démolies pour faire place à de nouvelles constructions « à la française » comme en témoigne notre document.

Ci-dessous : plusieurs drèves romantiques sillonnant le parc du château d'Everberg furent percées au XVIII^e siècle. Certaines, telle cette allée qui fleure bon le passé, sont parvenues jusqu'à nous.

agrandie ou ajoutée lors des travaux de reconstruction. A cette époque on trouva bon de conserver les anciennes douves, mais les communs et la basse-cour disparurent pour faire place à deux beaux pavillons à la française.

La demeure fut entourée d'un parc à la française et les drèves, qui subsistent encore de nos jours, furent plantées. Après ces diverses transformations, le château prit la forme d'un « U » ; il est bien proportionné dans tous ses détails et l'architecte obtint un parfait équilibre dans la répartition des façades. Le vestibule date probablement de cette époque et longe, en effet, le bâtiment dans toute sa largeur ; on y ajouta une terrasse. Quatre colonnes ioniques encadrent cinq grandes baies et soutiennent la balustrade de la terrasse ; elles donnent une belle allure à la façade principale, qui est couronnée d'un beau fronton triangulaire. On retrouve ces mêmes colonnes ioniques de part et d'autre des fenêtres des deux ailes latérales ; elles forment appui au balcon des fenêtres du premier étage. Les toitures de ces ailes sont percées de deux fenêtres œil-de-bœuf. Les proportions classiques de





Philippe-François de Merode et Montfort (1669-1742), prince de Rubempré et d'Everberg (collection de la princesse de Merode-Westerloo, château de Westerloo).

cet ensemble sont peut-être un peu atténuées par la très grande cheminée de l'extrémité de l'aile Est. Le château a donc entièrement changé d'aspect. Ses sous-sols, cependant, ont été conservés dans leur état antérieur, avec leurs contreforts extérieurs que l'on voit encore aujourd'hui et que l'on retrouve sur la gravure de 1730. Les murs sont en grande partie en pierres blanches « grès vilvordien », avec de-ci de-là des pierres ferrugineuses. En fait, on a construit ici une demeure de style Louis XVI avant la lettre, puisque les travaux d'Everberg furent exécutés vers 1760-1765.

Le comte Philippe-Maximilien de Merode meurt en 1773 et sa veuve, tout en continuant à habiter Everberg, se remarie avec le comte Etienne de Lannoy. Ce ménage se lança dans la politique et fut entraîné dans les événements de la Révolution brabançonne, ce qui troubla sérieusement le calme habituel d'Everberg.

C'est en 1780 que fut célébré au château d'Everberg le mariage du comte Guillaume de Merode, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et d'Everberg, avec Marie-Félicité de Mastaing, princesse héritière de Grimberghe, dont le patrimoine vint ainsi accroître celui des de Merode. Il est intéressant de noter que cette princesse se fit rendre hommage dans ses terres, en 1793, solennité qui fut probablement une des dernières manifestations féodales en Belgique.

Charles-Guillaume est le chef de la maison de Merode et conduit, avec une main ferme, sa famille à travers les tempêtes qui annoncent les temps modernes.

Le comte Guillaume de Merode participa activement à la vie politique de son temps.

Il figure parmi les grands notables qui votèrent la destitution de l'empereur Joseph II, comme souverain de nos provinces, mais soutint peu après le régime impérial lorsque se dessina le danger de l'expansion de la France révolutionnaire. Il émigre avec les siens, d'abord à Maastricht, ensuite successivement à Mayence, Düsseldorf et Brünswick et ayant acquis la seigneurie de Wettin, en Allemagne, s'y installe avec sa famille. De son lieu d'exil, il aide et encourage les combats

tants de la « Guerre des Paysans », dont Westerloo est devenu l'un des centres.

Après pas mal de difficultés, il rentre dans nos provinces et récupère ses biens confisqués. Sous l'Empire, il croit de son devoir d'accepter la charge de maire de Bruxelles et, sous le nouveau royaume des Pays-Bas, il jouit de la confiance du roi Guillaume I^{er} et exerce les hautes fonctions de Grand Maréchal de la Cour.

Mais fidèle à ses principes religieux, il démissionna et mourut au printemps de 1830.

Le retour de la famille de Merode à Everberg fut le début d'une période de travail pour restaurer et reconstituer un patrimoine compromis, car le temps des fêtes et des fastes du XVIII^{ème} siècle était bien passé.

Si nous nous référons aux « Souvenirs » du comte Henri de Merode-Westerloo, nous y lisons que les soirées étaient consacrées aux lectures sérieuses. Rarement il assistait aux représentations théâtrales, à d'autres fêtes ou à des divertissements. Mais peu à peu le château devait retrouver ses splendeurs d'antan et le travail entrepris par le comte Guillaume sera poursuivi par ses enfants et descendants qui firent d'Everberg une des perles du Brabant.

En 1814, au moment où les troupes françaises se replient, des bandes de pillards profitent de l'absence d'une force d'ordre pour parcourir les campagnes. Le comte Charles-Guillaume de Merode-Westerloo rassemble au château d'Everberg ses fermiers et maintient ainsi l'ordre dans le village. Après 1830 la famille se disperse. Tandis que le comte Henri, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et de Grimberghe s'installe au vieux château ancestral de Westerloo dans la maison occupée par la famille dès le XV^{ème} siècle, mais abandonnée depuis la Révolution, son frère, le comte Félix, s'installe aux châteaux de Rixensart et de Trélon et fonde la branche dite de « Trélon ». Frédéric, le troisième fils s'installe en France après son mariage; il quittera les siens pour venir combattre et mourir pour l'indépendance de son pays natal. Le comte Werner succède à son père comme châtelain d'Everberg. Marié avec la

comtesse Louise de Spangen, il prit également une part active dans la politique en 1830.

Participant au mouvement dès la première heure, puis membre du Congrès national, il fut un homme de principes qui, en mourant en 1840, disait à son fils: « Souvenez-vous, mon fils, que notre premier devoir est celui de donner l'exemple ».

De son mariage avec la richissime comtesse Victoire de Spangen, il eut sept enfants, parmi lesquels il convient de citer Louis qui lui succède, Antoinette qui épousa le 26 septembre 1846 le prince Charles de Monaco. Ce même jour, Louise, sœur d'Antoinette contracta mariage avec le prince de la Cisterna.

Les jeunes époux, dorénavant Duc et Duchesse du Valentinois, résidèrent quelque temps à Everberg et aussi à Saint-Josse. C'est dans cette dernière commune que devait naître et mourir leur premier enfant, né avant terme. Le corps de ce jeune prince fut transporté à Everberg et inhumé en l'église paroissiale, dans le caveau des de Merode. Fait mémorable qui fut acté par le curé d'Everberg dans son registre paroissial.

En 1848, le Duc du Valentinois devenait prince régnant de Monaco sous le nom de Charles III. Sous les lustres du palais princier, la princesse Antoinette accueille ses nombreux amis belges, et, en Belgique, où elle a acheté le château d'Ermeton, elle reçoit en princesse monégasque. Son règne fut de courte durée; la princesse de Monaco s'éteignit dans le palais ancestral des Grimaldi, le 10 février 1864. Son mari lui survécut jusqu'en 1889 et fonda la ville de Monte-Carlo. Il créa le célèbre casino qui assura une nouvelle source de revenus à la Principauté.

Après la disparition des Etats pontificaux, en 1870, on recruta à Bruxelles les volontaires pour la Garde princière et nombreux furent les Brabançons qui s'engagèrent pour servir sous le drapeau monégasque. Ainsi se fit-il que beaucoup de nos compatriotes se sont installés sur les bords de la Méditerranée.

Retournons à Everberg. En 1876, lors du décès du comte Louis de Merode,

la succession fut réglée par tirage au sort.

C'est ainsi que le lot « domaine d'Everberg » passe au prince Albert de Monaco. Celui-ci n'accepta pas cet héritage et procéda, de commun accord avec les autres héritiers, à un échange de sorte que le château d'Everberg resta la propriété des de Merode. Une lettre au prince Albert de Monaco est conservée dans les archives de la Maison de Merode. Nous sommes en mesure de la reproduire ci-dessous.

« Mon cher Werner, C'est bien loin de la rue Saint-Guillaume que votre lettre m'a retrouvé. J'avais en effet laissé toutes les instructions nécessaires pour faciliter, en ce qui me concernait, une solution qui semblait toute naturelle et je suis très heureux de vous savoir satisfait. Je n'ai donc fait que ce qui se doit en famille. Je vous suivrai avec intérêt dans votre installation à ce beau château d'Everberg, qui recouvrera sans doute son ancienne splendeur.

Veillez transmettre à ma Tante l'expression de mon respectueux attachement et croyez-moi, mon cher Werner, votre affectueux cousin. »

(s.) ALBERT.

Ainsi le château d'Everberg resta dans la Maison de Merode.

Louis et Amaury, fils de Werner, lui succèdent à Everberg. Si Louis s'occupe de politique et prend sa place au Sénat, Amaury fut un grand chasseur et un cavalier remarquable. Il supprima une partie des drèves et fit creuser un nouvel étang derrière le château, vers 1848-1849, ce dernier travail afin de venir en aide à la population rurale pendant les années de chômage et de pauvreté dont elle eut à souffrir. Pour suivre les goûts nouveaux dans la conception des jardins, le châtelain créa à Everberg un parc à l'anglaise qui est, à peu de choses près, celui qui existe actuellement. Et lui, qui aimait tant sa propriété brabançonne, s'éteignit loin d'elle, à Versailles, en 1884.

La dernière transformation extérieure du château date de la fin du siècle dernier, par la construction d'une agréable terrasse et d'un escalier ornant la façade arrière du bâtiment.



Félix, comte de Merode (1791-1857), membre du Gouvernement Provisoire, membre de la Chambre des Représentants, ministre d'Etat.

Etant donné que le château est habité toute l'année il ne se visite pas. Il nous a été donné de parcourir les salons de cette vaste demeure. Ces pièces, où la lumière pénètre par les larges baies, sont meublées avec un goût raffiné. Nous avons admiré ce mobilier de choix, ces portraits de famille, ces pe-

titives pièces de collection placées ça et là, ces bustes qui ornent le vestibule. On a l'impression de feuilleter un livre d'histoire nationale.

Ceci ne doit pas nous étonner ; depuis 1830, en effet, plusieurs membres de la famille de Merode ont été mêlés aux destinées du pays.

Dans la cage d'escalier, nous trouvons une galerie complète de tableaux. Une toile nous montre la famille du comte Werner de Merode devant la façade arrière du château. Le maître de céans, le prince Amaury de Merode, nous identifie tous les personnages représentés.

Dans le grand salon, le regard est attiré par un très beau portrait du comte Philippe-Maximilien, fils du célèbre Maréchal.

En ce qui concerne le mobilier, nous voulons attirer l'attention sur la table de la salle à manger qui est remarquable et fort intéressante. Elle porte une plaque en cuivre sur laquelle est gravé le texte suivant : « Copie exacte de la table autour de laquelle se sont assis pendant près d'un siècle tous les membres de la maison de Bauffremont. L'original a été fait à Scey-sur-Saône (Haute-Saône) par Alexandre, Emmanuel, Louis, prince et duc de Bauffremont (né en 1773, mort en 1833) avec des bois provenant du parc du château.

Dix sortes de bois entrèrent dans la composition de cette table : le chêne, le mérisier, le noyer, le citronnier, l'ébène, le palissandre, le frêne, le prunier, le hêtre et l'acacia.

La table originale se trouvait au château de Brienné, en Champagne. Nous ne pouvons pas quitter le château d'Everberg sans parler de quelques personnalités remarquables des dernières générations de la « branche Everberg ». Nous voulons surtout parler du prince et de la princesse Jean de Merode et de leurs fils, les princes Amaury et Frédéric de Merode, ceci non seulement à cause de leur nom ou de la famille à laquelle ils appartiennent, mais surtout à cause de leurs activités tant dans la vie publique que privée.

Le prince Jean de Merode est né à Paris le 11 juin 1864. Il était le deuxième fils du comte Louis de Merode et de Léonie de Rochechouart-Mortemart. Son frère, Werner, devient Sénateur et Grand-Maître de la maison de la Reine Marie-Henriette.

Il s'installe au château de Loverval.

Le prince Jean de Merode s'engage dans la cavalerie où il accède au grade de colonel. Pendant la première guerre, il s'occupe du Comité national

de Ravitaillement tandis qu'il préside le Comité régional de l'arrondissement de Louvain.

Sous le gouvernement du roi Albert, il devient Grand Maréchal de la Cour, une fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort en 1933.

C'est à Paris, en 1897, qu'il a épousé la princesse Marie-Louise de Bauffremont-Courtenay.

La princesse Jean de Merode entrera dans l'histoire comme une des dames les plus remarquables du High Life de Belgique.

Dès son arrivée en Belgique, elle s'occupe d'organisations diverses. Elle est, entre autres, la fondatrice de l'Ecole pour Infirmières St-Camille, à ce moment la seule école de ce genre à tendance catholique.

Mais sa plus grande activité ne commence qu'avec la guerre 1914-1918. Déjà dans les premiers mois de la campagne, elle fonda une œuvre pour venir « à l'aide et au reclassement des invalides de guerre ».

En 1920, cet organisme devient « l'Œuvre Nationale des Invalides de Guerre ». Jusqu'à sa mort en 1955 elle en resta la présidente infatigable. Sa signature est connue de tous ceux qui ont été en classe entre les années 1920 et 1955, car son appel au pays figurait au dos des cahiers vendus dans les écoles. Elle s'est identifiée avec cette œuvre, son œuvre, en faveur des victimes sans nombre des deux guerres qui ont ravagé notre pays.

Mais son activité ne s'est point limitée à cette œuvre. Car, à côté de cette activité qui exigea beaucoup de son temps, elle a mené encore une vie d'artiste. D'une main sûre, elle a peint un grand nombre de miniatures dont certaines sur ivoire. Ses œuvres sont conservées dans les collections du château d'Everberg. Après l'âge de quatre-vingts ans, au moment où ses yeux se fatiguaient, elle déposa le pinceau, prit le marteau et le burin du sculpteur et s'attaqua à la pierre.

A Everberg, on peut admirer le buste qu'elle a sculpté de la reine Elisabeth pour qui elle a toujours eu une vive admiration.

Et en plus de cela, elle avait un don d'écrivain.

Elle est l'auteur de plusieurs œuvres

historiques consacrées à sa famille et à Everberg. Deux de ses livres sortent de l'ordinaire : il y a la traduction et l'adaptation française du livre de M. E. Richardson « Histoire de la Maison de Merode » et surtout l'impressionnante « Epitaphe de la Maison de Merode ». Elle a complété et corrigé le premier livre là où c'était nécessaire ; le second livre forme une source inépuisable non seulement pour tous ceux qui veulent étudier la Maison de Merode, mais également pour ceux qui s'intéressent aux monuments funèbres, aux sculptures et vitraux. Vraiment, un livre monumental qui a été composé avec une patience de bénédictin.

La princesse Jean de Merode mourut le 15 juillet 1955.

Ses obsèques eurent l'allure d'un hommage national.

Plusieurs éminents orateurs ont souligné les activités de cette Grande Dame. Les honneurs militaires étaient rendus par cinq détachements des forces terrestres et aériennes précédés de l'Harmonie des Invalides de Guerre. L'affluence fut telle que le cortège se mit en marche avec un retard de plus d'une demi-heure.

Le cortège se dirigea vers l'église des Minimes, un temple étroitement lié à l'histoire de la Maison de Merode. C'est dans cette église qu'eut lieu la cérémonie grandiose en présence des plus hautes personnalités du pays. Nous n'avons point l'intention de donner la description totale de toute la cérémonie religieuse, mais nous croyons utile de donner quelques extraits des discours, ce qui permet de se former une image de cette grande personnalité que fut la princesse Jean de Merode.

Cédons la parole à M. Leburton, alors ministre de la Santé publique qui dit entre autres :

« C'est une perte cruelle pour les invalides de guerre et pour le pays tout entier que laisse en nous quittant la princesse Jean de Merode. Ce qui a fait et fera à tout jamais la noblesse de son exemple, c'est l'intransigeante et tenace fidélité de toute une vie au service d'un idéal de bonté et de solidarité humaine.

Pour apporter à sa mémoire l'hommage du gouvernement et de la nation, je ne puis que tenter d'exprimer l'admiration que nous tous avons res-

Le comte et la comtesse Werner de Merode et leurs enfants avec, en toile de fond, la façade arrière du château d'Everberg (± 1840). Collection du prince Amaury de Merode.



sentie pour l'inlassable ténacité dont, sans désespérer, elle fit toujours preuve dans la défense de ce qu'elle considérait comme un devoir sacré de la nation : réparer les souffrances nées de la guerre.

Depuis quelque quarante ans, la princesse de Merode s'identifia avec l'O.N.I.G. Il n'est pas une loi, pas une disposition réglementaire prise en leur faveur, pas une œuvre qui, en fin de compte, ne trouve chez elle, soit son impulsion, soit son empreinte. Ayant la modestie des vrais apôtres, elle avait la persévérance, la patience et l'inaltérable confiance. Rien ne la rebutait dans ses efforts et l'amour qu'elle apportait aux fils les plus méritants de la nation ne se découragea jamais, quels que fussent les obstacles, même les plus opiniâtres.

Je songe aussi aux efforts qu'elle déploya depuis le début de son action en vue de la réadaptation des mutilés de guerre.

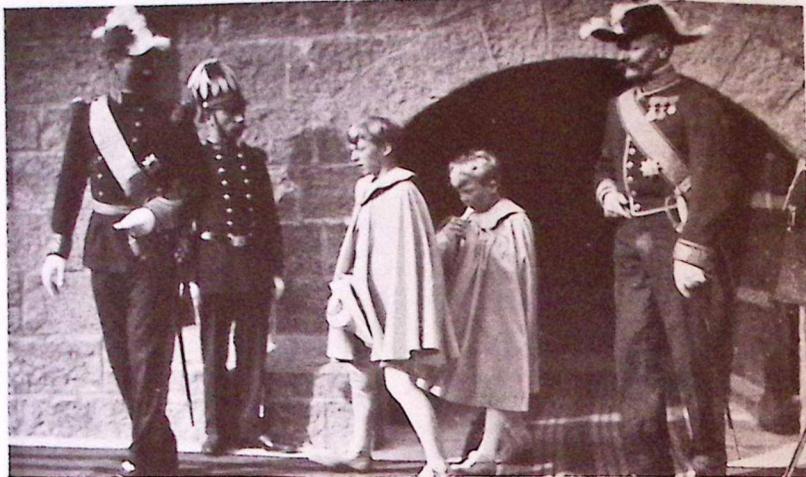
Il n'est pas de meilleur moyen d'honorer sa mémoire que de faire vivre les œuvres qu'elle marqua de son génie. »

Parmi tous les discours, celui de M. Leburton donne la meilleure image de la défunte, qui est entrée dans l'histoire sous le nom qu'elle a conquis en travaillant, celui de « Mère des Invalides ».

Après la cérémonie religieuse, la dépouille mortelle a été transférée au caveau de famille dans l'église d'Everberg.

Encore maintenant son nom est honoré et cela principalement dans les rangs des anciens combattants et invalides de guerre, mais aussi dans l'esprit de tous les hommes de cœur. Peu de temps après sa mort, on érigea un monument à sa mémoire près de l'avenue de Tervueren à Bruxelles et le square reçut le nom « Square Princesse Jean de Merode ».

Tel que la princesse Jean de Merode — « Femme de cœur » — comme disait alors un journaliste bruxellois, a pu éterniser son nom en œuvrant pour les invalides de guerre, de même son fils cadet, le prince Frédéric de Me-



Ci-dessus : le prince Jean de Merode, Grand Maréchal de la Cour, accompagnant les princes Léopold et Charles.

Ci-dessous : le roi Léopold III accompagné de la princesse Jean de Merode et du prince Amaury de Merode.



Ci-dessus : S.A.R. la princesse Joséphine-Charlotte accompagnée du prince Frédéric de Merode, président de la Croix-Rouge lors d'une inauguration.

Ci-dessous : S.A.R. la princesse Joséphine-Charlotte et la princesse Jean de Merode, présidente de l'Œuvre Nationale des Invalides de Guerre.



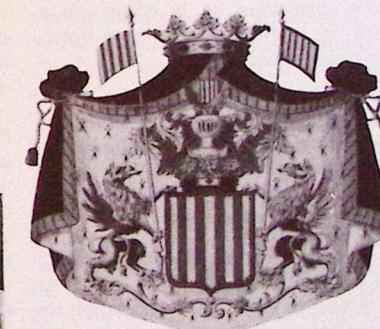
rode s'identifia avec la Croix-Rouge Belge « unitaire ». Son nom est lié à tant d'initiatives, d'actions, de festivités en faveur de la Croix-Rouge.

Il mourut très jeune. En effet, à l'âge de 47 ans, il quitta déjà ce monde, victime d'une crise cardiaque.

Parlons enfin du fils aîné du prince et de la princesse Jean de Merode, le prince Amaury de Merode. Il exerça les fonctions de Grand-Maréchal de la Cour pendant la période difficile de la « question royale ».

Bien que retiré de la Cour, il a encore un grand nombre d'activités. Depuis des années, il est président du Royal Automobile Club de Belgique, une association où il a déployé à côté de Henri Langois-Van Ophem une très grande activité et à laquelle il a donné sa forme actuelle. L'automobile est sa passion. Pendant 4 ans, il a été président de la Fédération Internationale de l'Automobile. Aujourd'hui, il en est le président d'honneur.

Signalons enfin qu'il est le président de l'Association de la Noblesse de Belgique.



Le château d'Everberg n'est pas ouvert au public, mais au cours d'une promenade dans la drève on peut découvrir le château à travers la verdure. Nous recommandons également aux visiteurs et touristes de visiter l'église du village. Bien que reconstruite au XIX^{ème} siècle par les soins de l'architecte Beyaert, ce dernier sut conserver certaines parties du XV^{ème} siècle. L'église contient de multiples souvenirs aussi bien de la Maison de Rubempré que de la famille de Merode.

La vie de nos syndicats

BRAINE-LE-CHATEAU : Inauguration de promenades pédestres

La nouvelle entité de Braine-le-Château est, sans conteste, la localité la plus attrayante de la vallée du Hain. La nature généreuse a abondamment pourvu la commune, tandis que l'Histoire la marquait de son empreinte. Depuis de nombreuses années, le syndicat d'initiative s'efforçait de faire connaître ces richesses, notamment en créant des promenades fléchées. Ces circuits n'englobaient cependant pas Wauthier-Braine et ne faisaient pas l'objet d'un dépliant explicatif. Cette lacune est aujourd'hui comblée puisque le 15 septembre dernier furent inaugurées officiellement trois nouvelles promenades pédestres tracées à partir des anciens circuits.

La Promenade des Monts (6 km) commence à la Grand-Place où se dresse le célèbre pilori, longe la maison du Bailli, se dirige vers la Ferme Rose et emprunte les hauteurs de la vallée du Hain pour revenir par le centre historique de la commune illustré par le moulin banal et le splendide château féodal.

La Promenade des 8 Drèves (7 km) débute également à la Grand-Place, passe par la Chapelle Notre-Dame-au-Bois et se déroule vers le sud de la localité en revenant par la ferme Des-champs.

La Promenade de Nizelles (8 km) part du centre de Wauthier-Braine et fait le tour de l'ancienne commune en passant par la ferme de l'ancienne abbaye de Nizelles.

La cérémonie de présentation des randonnées se déroula à la maison communale en présence des autorités communales et de nombreuses personnalités dont MM. Gérard Lemaire, bourgmestre, Emile-Georges Courtoy et Claude Van de Maele, députés permanents, Albert Lacroix, président du S.I., Hugues Delvoe, président du S.I. régional et Maurice-Alfred Duwaerts, secrétaire permanent de la Fédération touristique du Brabant.

Lors de son allocution, Monsieur Courtoy prononça un vibrant plaidoyer en faveur d'une plus grande communion de l'homme avec la nature, « remède souverain contre le rythme trop trépidant et rapide de la vie ».

Cette journée étant placée également sous le signe de l'action « portes ouvertes » organisée par notre Fédération au château féodal et au moulin banal, les personnalités se rendirent ensuite au château où le Comte Cornet de Ways Ruart se chargea de les piloter au cours d'une visite aussi instructive que passionnante.

Le dépliant explicatif des circuits est en vente à l'Administration communale et au siège de notre Fédération au prix de 15 F.

NIVELLES : Ouverture de promenades « intra muros »

Héritière d'un passé prestigieux remontant au début de notre ère, Nivelles possède en ses murs le patrimoine culturel et artistique le plus riche du Brabant wallon. Encore faut-il donner au touriste le moyen de le découvrir à pied, livre en main. En 1966 déjà, notre Fédération éditait, sous la plume alerte d'Yves Boyen, une brochure de poche « Nivelles, Capitale du Roman Pays de Brabant » décrivant une promenade pédestre d'une longueur approximative de 6 km et incluant les principales curiosités de la ville.

Le Syndicat d'Initiative de Nivelles a très heureusement poursuivi dans cette voie en éditant, en collaboration avec les Musées communaux de la ville, un éclectique dépliant intitulé « A la découverte de Nivelles » et qui illustre les trois circuits touristiques conçus par lui dans la cité de Djean-Djean.

Le balisage de ces promenades a été réalisé de manière à la fois simple et efficace : il consiste en flèches de couleurs différentes peintes sur les bordures de trottoirs. Les flèches marquées d'un point signalent au promeneur une curiosité dont les détails sont repris dans le dépliant.

Trois randonnées sont proposées :



Braine-le-Château : la ravissante chapelle Notre-Dame-au-Bois, l'une des nombreuses curiosités jalonnant la romantique Promenade des 8 Drèves.

Le circuit bleu comprend principalement la visite des deux églises majeures de la ville : la collégiale Sainte-Gertrude et l'église des Récollets.

Le circuit rouge reprend le circuit bleu et continue en direction du parc de la Dodaine.

Le circuit vert englobe les deux circuits précédents et revient par le pittoresque quartier Saint-Jacques.

L'inauguration officielle de ces promenades a eu lieu le 24 septembre dernier au pied de la collégiale. Sous la conduite de M. Delattre, conservateur des Musées communaux, le bourgmestre Marcel Plasman ouvrit la marche, entouré de plusieurs échevins, de personnalités locales, membres du Syndicat d'Initiative local dont Mme Parmentier et MM. Brabant Delvoe et Vanderwallen et des représentants de la Fédération touristique du Brabant. Tous les amoureux de belle ville de Nivelles peuvent se procurer gratuitement le dépliant au siège du S.I. de Nivelles, hôtel de ville, 1^{er} étage ou à la Fédération touristique.

La vie de nos syndicats

RIXENSART : Création de quatre sentiers touristiques

La nouvelle équipe du Syndicat d'Initiative continue sur sa lancée. Après l'ouverture récente de son local d'information, la « Maison genvaloise », elle a achevé, après de longs mois de travail, la création de quatre promenades pédestres.

Cette réalisation a été rendue possible grâce au dynamisme du S.I. et surtout au dévouement de MM. René Léonard, Jean Doxins et Claude Juckler, assistés de tous leurs amis.



Monsieur Emile-Georges Courtoy, député permanent, remet à Monsieur Paul Hanin, bourgmestre de Rixensart, une plaque souvenir de la Promenade du Lac. A l'extrême droite de notre document, Monsieur Robert Cluyse, commissaire d'arrondissement.

La Promenade du Lac (10 km) part du plan d'eau de Genval et conduit par monts et par vaux dans la vallée de la Lasne, le « Trou Margot », le vieux Genval et la vallée de l'Argentine.

La Promenade du Prince (3,5 km) est en fait la fusion de deux circuits anciens : l'ancienne « Promenade du Prince » et l'ex « Promenade des Templiers ». Elle commence à la Maison Rosièreuse, traverse Rosières, se dirige vers Tombeek en suivant la vallée de la Lasne pour revenir par le hameau de Champles. Elle comporte deux variantes (5,5 et 8,5 km).

La Promenade des « Bourgeois » (10 km) est centrée sur Rixensart avec comme point de départ la place de Bourgeois.

La Promenade du Château (4,5 km) parcourt les bois de Merode avec une extension possible sur la Promenade du Prince.

C'est devant une assistance nombreuse dont le bourgmestre Paul Hanin, le commissaire d'arrondissement Robert Cluyse et l'échevin du Tourisme Michel Coenraets, que M. Courtoy prononça le 6 octobre dernier le discours de présentation des circuits. Il déclara notamment : « Il convient à tout homme de s'abstraire du quotidien par une recherche de calme et de quiétude. Faisons de cet intermède un plaisir de découvertes et regardons, sous un autre angle, nos richesses du Brabant wallon ».

Les participants se rendirent ensuite au château de Merode où une visite guidée clôtura cette belle journée. Si-

gnalons que le dépliant est en vente au prix habituel de 15 F à l'administration communale de Rixensart et au siège de notre Fédération.

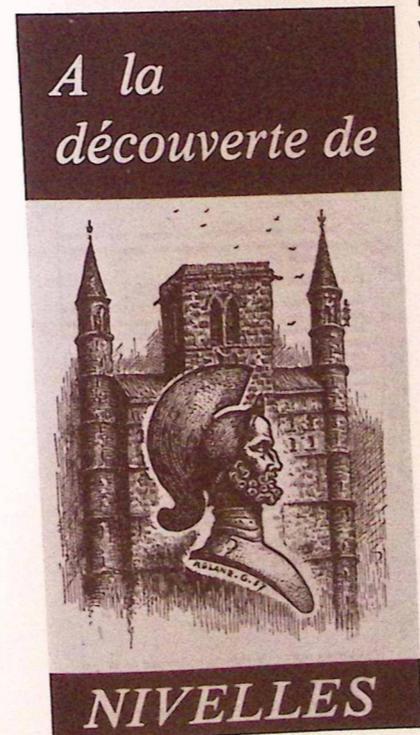
JODOIGNE : Premier tour cyclotouristique du Brabant wallon

Le Syndicat d'Initiative local a efficacement collaboré à l'organisation de ce tour dont l'idée originale revient au Vélo Club Lumaytois. Le but de ce tour n'avait rien d'une compétition, son dessein était de faire découvrir à ses participants les beautés de la région et de faire prendre conscience à tous que le Brabant wallon représente bien une unité. Placé notamment sous le patronage de M. le Gouverneur, de la Fédération Touristique du Brabant et de très nombreuses personnalités dont les bourgmestres des vingt communes traversées, ce périple s'est déroulé le 1er septembre dernier sur une distance de 162 km.

Plus de deux cents cyclotouristes ont répondu à l'appel des organisateurs et du président Jacques Bocken.

Celui-ci a d'ailleurs précisé que le tour actuel est un coup d'essai et qu'il espère renouveler l'année prochaine cette initiative en suivant un itinéraire différent, afin de permettre la découverte d'autres coins de notre Brabant wallon.

Gilbert MENNE



Dans la Salle d'Expositions des 3B à Bruxelles

Splendeur de la Table

par Paul T. BUSS

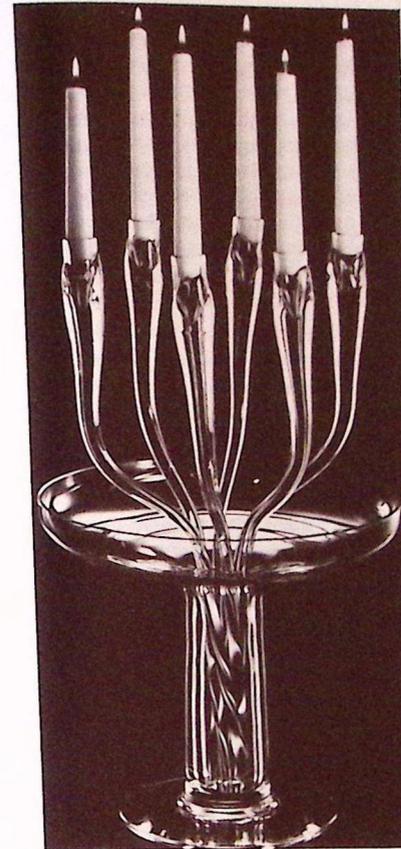
DEPUIS l'Antiquité, « l'Art de la Table » a fait partie des raffinements d'un « Certain Art de Vivre ». Les Grecs et les Romains mangeaient dans de la vaisselle de bois, d'or, d'argent et de céramique. Plus tard, les nobles et surtout les rois possédèrent de la vaisselle d'étain, d'argent et d'or qui constituait une partie de leur trésor, tandis que le peuple mangeait dans de la poterie, parfois grossière mais qui pouvait aussi être décorée avec art.

Les Gaulois buvaient dans des cornes de bovidés mais les Phéniciens inventèrent les coupes en verre qui témoignent, encore aujourd'hui, d'une civilisation très évoluée. Ce sont les Vénitiens qui importèrent en Europe le verre à boire en cristal. En ce qui concerne le couvert, c'est le couteau à trancher la viande qui est le plus ancien ustensile de table connu. Il fut suivi de la cuillère, en bois ou en étain. Ce n'est qu'au XV^{ème} siècle qu'apparut la fourchette, symbole d'un adoucissement des mœurs et d'un premier « code du dîneur » qui empêchait les convives de prendre la nourriture avec les mains.

En Europe, à cette époque, la cuillère, le couteau et par après la fourchette étaient des objets personnels que l'on transportait avec soi : sage précaution destinée à protéger leur propriétaire contre les risques d'empoisonnement ou, plus simplement, à ne pas l'obliger à employer de couverts utilisés d'autres.



Candélabre en bronze argenté réalisé par Christofle pour l'Exposition Universelle de Paris de 1889. Intitulé « L'Athlète », ce candélabre a été acheté par le gouvernement français et sert encore de nos jours lors des réceptions organisées au Palais de l'Élysée.



Candélabre en forme de bouquet, de Michael Boehm. Les six branches du candélabre sont plantées dans un vase évoquant une coupe.

L'essor prodigieux de la Renaissance fit évoluer l'Art de la Table de pair avec la Gastronomie. La naissance de la bourgeoisie fit se répercuter cet « Art de bien vivre » jusque dans le peuple. Selon les milieux, les couverts étaient d'or, d'étain ou de fer, mais l'usage s'en était imposé.

L'invention du métal argenté, en 1842, popularisa l'usage d'un métal noble par le grand public. L'essor de la porcelaine, importée de Chine, mais dont le secret de fabrication découvert par un ambassadeur du prince-électeur de Saxe en 1710, et fabriquée en Allemagne d'abord, en France ensuite, con-

tribua à l'embellissement des tables. Tout comme la création de cristalleries en Lorraine dans le courant du XVII^{ème} siècle.

Les tables d'apparat naquirent ainsi et suivirent l'évolution de la mode. Après la rusticité du Louis XIII, la majesté du style Louis XIV prépara le très grand raffinement du Louis XV pour revenir à des lignes plus sobres (le moderne de l'époque !) sous Louis XVI. L'Empire remit à l'honneur les motifs grecs et romains, qu'on adapta aux ustensiles de table, faute de pouvoir copier ce qui n'existait ni à Athènes ni dans la Rome antique.

C'est au XIX^{ème} siècle que se développa, avec les débuts de l'ère industrielle, l'art véritable de réunir, en un ensemble harmonieux, nappage, cristal, porcelaine et orfèvrerie. Le XX^{ème} siècle vit la naissance de l'Art moderne et la naissance de la conception « fonctionnelle ». Pureté des formes, pureté de la matière, simplicité des lignes mais aussi, créations originales de très grands peintres et sculpteurs pour modeler ou décorer la vaisselle. Une exposition retraçant l'évolution de l'Art de la Table se tiendra dans la salle des 3B, 61, rue du Marché-aux-Herbes, sous l'égide de la Province de Brabant et le patronage du Syndicat d'Initiative de la ville, ceci à l'occasion du Millénaire de Bruxelles. Cette ex-

position, qui aura lieu du 9 novembre au 9 décembre prochain, est reprise dans le programme des manifestations officielles du Millénaire. Elle sera organisée par l'ensemblier de la table Paul T. Buss qui fêtera par la même occasion le 60^{ème} anniversaire de son entreprise et ses 40 ans d'activité commerciale.

En dehors de tables dressées sur le thème « SPLENDEUR DE LA TABLE » et dont chacune portera le nom d'un édifice brabançon de l'époque qu'elle rappelle, des pièces d'orfèvrerie anciennes du musée BOUILHET-CHRISTOFFLE de Paris seront également présentées. La section contemporaine comprendra des créations de grands artistes tels que Salvador DALI, VASARELY, Henry MOORE, etc., ainsi que les splendides verres créés par le Professeur Claus J. RIEDEL, collectionneur de Grands Prix dans le monde entier, à commencer par le Grand Prix de l'Exposition de Bruxelles 1958, pour terminer, cette année, par la plus haute distinction américaine : l'International DESIGN AWARD, en passant par trois Grands Premiers Prix à la TRIENNALE de Milan et la distinction « Les plus beaux verres du Monde » accordée par le CORNING MUSEUM de New York en 1974.

Un événement à ne pas manquer pour les amateurs de belles choses.

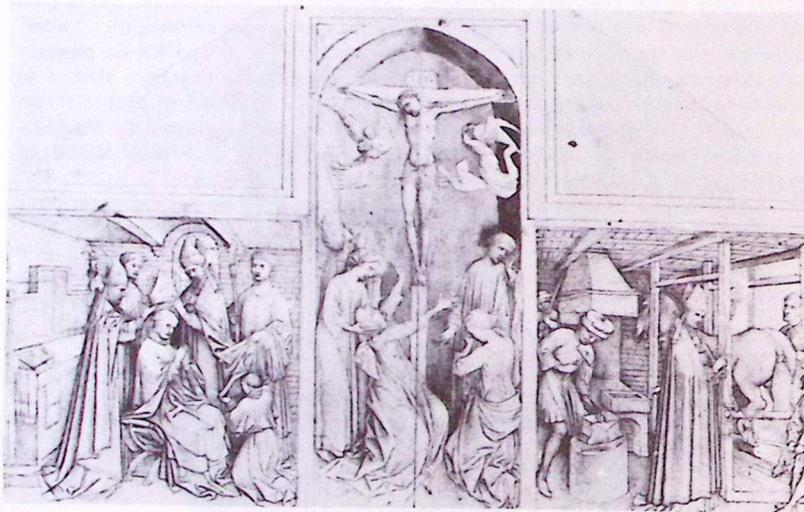


Pot à oïlle Louis XVI, provenant de la Manufacture de Pomponne et conservé au Musée Bouilhet-Christofle.

A la Maison du Roi (Grand-Place)

à Bruxelles

Rogier de la Pasture



Rogier de la Pasture : Triptyque de Saint Eloi (Paris, Musée National du Louvre, Cabinet des Dessins).

PREVUE initialement au Palais Royal, cette exposition qui marque un des sommets du Millénaire de Bruxelles, se tient présentement au Musée communal de la Maison du Roi, aménagé de façon à apporter tous les apaisements dans le domaine des conditions scientifiques de conservation des œuvres exposées et de la sécurité

de celles-ci. Toutes sont exposées dans des vitrines climatisées. Autre atout, la situation de la Maison du Roi, Grand-Place, qui, depuis le début du Millénaire, polarise le plus grand nombre de visiteurs.

Né tout à la fin du XIV^e siècle, peut-être même en 1400, à Tournai, Rogier de la Pasture, en venant s'établir à Bruxel-

les après avoir épousé une Bruxelloise, traduit son nom en Rogier Vander Weyden, comme cela se faisait à l'époque, où les registres d'état civil n'existaient pas. Depuis quelques lustres, la Ville de Bruxelles avait pris le pas sur Louvain en qualité de capitale préférée des Ducs de Brabant, et c'est à ce moment que Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, hérita du Duché de Brabant, à la mort de Philippe de Saint-Pol, sans descendant direct.

Vivant principalement à Bruxelles, « Maître Rogier » devint le peintre officiel de la Ville. L'attrait d'une clientèle de Cour contribua sans doute à l'y retenir.

Son art enrichi de l'acquis de ses prédécesseurs immédiats, tel Van Eyck et Campin, le place au firmament des plus grands peintres du XV^e siècle. L'incendie de la Grand-Place après le bombardement par les soldats du Maréchal de Villeroy, en 1695, détruisit l'œuvre la plus spectaculaire exécutée pour la Ville de Bruxelles; entre-temps, nombre de ses tableaux avaient quitté le pays, au gré de changements dynastiques ou de migrations familiales.

L'exposition de la Maison du Roi comprend une vingtaine de peintures — toutes sur chêne — une quinzaine de dessins de la main de l'artiste et de son atelier, des sculptures, une tapisserie et un manuscrit précieux étroitement apparentés à son œuvre. Elle est complétée par quelques photos et croquis reconstituant certaines œuvres perdues ou intransportables.

Vingt-cinq grands musées et collectionneurs étrangers ont accepté de prêter des pièces pour cette exposition, ainsi que la Bibliothèque Royale, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire et le Centre Public d'Aide Sociale de Bruxelles. Citons parmi les lieux de provenance des œuvres : Vienne, Washington, Munich, Lugano, Londres, Los Angeles, Madrid, Lisbonne, Leipzig, Paris, Chicago, Baltimore, Berlin, New York, Rotterdam.

Plusieurs aspects évoquent aussi bien les différents sujets d'inspiration du Maître que son influence et le cadre historique dans lequel il vécut ; ils sont repris dans le splendide catalogue réalisé à cette occasion en quatre lan-

gues, grâce à l'appui du Crédit Communal de Belgique.

Magnifiquement illustré, cet ouvrage fera référence et restera un souvenir durable du Millénaire. La Ville de Bruxelles, qui a eu l'initiative de l'exposition « Rogier Vander Weyden-de la Pasture, peintre officiel de la Ville de Bruxelles, Portraitiste de la Cour de Bourgogne », en a confié la réalisation à un comité organisateur sous la coordination de M^{me} Smolar-Meynart, Conservateur des Musées et Archives de la Ville de Bruxelles.

La décoration des salles du premier étage, où se tient l'exposition, est l'œuvre des décorateurs Hürrig et Roquet, qui ont déjà nombre d'expositions d'importance majeure à leur palmarès.

Nous ne pouvons, dans le cadre limité de cette relation, que donner un petit échantillon des œuvres exposées pour la circonstance. Signalons, parmi les peintures : un « Saint Georges et le Dragon » (Washington, National Gallery of Art), une « Madone debout tenant l'Enfant » (Wien, Kunsthistorisches Museum), une « Madone en Rouge » ou « Madone Duran » (Madrid, Musée du Prado), un « Portrait de Jean Gros » (Chicago, Art Institute), une « Visitation » (Leipzig, Museum der Bildenden Künste), etc.

Les dessins aussi sont remarquablement représentés avec, entre autres, une « Vierge et l'Enfant » (Rotterdam, Museum Boymans-Van Beuningen), une « Tête de femme » (Londres, British Museum), une « Mise au Tombeau » (Paris, Musée National du Louvre), une « Donatrice agenouillée » (Berlin, Staatliche Museum Preussischer Kulturbesitz), un « Portrait de Philippe le Bon » (Paris, Musée National du Louvre), des « Scènes de la Légende de Trajan » (Paris, Bibliothèque Nationale), une « Sainte Gudule » (Rotterdam, Musée Boymans-Van Beuningen), un « Triptyque de Saint Eloi » (Paris, Musée National du Louvre), etc. Une tapisserie sera exposée ; il s'agit de « Saint Luc dessinant le portrait de la Vierge », en provenance du Musée du Louvre, tandis que plusieurs sculptures compléteront cette prestigieuse rétrospective parmi lesquelles une « Pâmoison de la Vierge » en provenance de la Walters Art Gallery de Balti-



Rogier de la Pasture : « Sainte Catherine » (Vienne, Kunsthistorisches Museum).

more, deux « Déploration » prêtées par les Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles et une « Vierge de douleur » des mêmes musées.

Renseignements pratiques :

Lieu : Musée Communal de la Maison du Roi (1^{er} étage), Grand-Place, Bruxelles.

Date : du 6 octobre au 18 novembre 1979.

Organisateur : la Ville de Bruxelles. Heures d'ouverture : de 10 à 17 h, tous les jours sans exception ; jusque 20 h le mercredi.

Prix d'entrée : 100 F pour les adultes ; 60 F pour les groupes, le 3^e âge, les étudiants. Gratuit pour les enfants de 0 à 12 ans.

Prix du catalogue : 300 F.

Au Palais des Beaux-Arts
à Bruxelles

Saint Michel et sa symbolique



La notion d'archange — ni homme, ni dieu — présent au tribunal des morts est extrêmement ancienne puisqu'on la trouve, déjà, en Perse, il y a 3000 ans.

Michel, symbole du bien contre le mal, tenant la balance lors du jugement dernier, accompagnant l'âme des défunts, existe dans les trois religions révélées — hébraïque, chrétienne et islamique. Dans le Nouveau Testament, Michel, qui signifie « pareil à Dieu », est le vicaire, le premier délégué du Seigneur.

Le Coran lui donne une grande importance puisqu'il vient aussitôt après Gabriel, mais, c'est incontestablement dans la religion chrétienne qu'il est le plus représenté, à la tête des milices célestes et, cela depuis le IV^e siècle. Le « Michaelon de Constantin » (± 480), temple retrouvé en Syrie il y a 2 ou 3 ans par des archéologues français témoigne notamment de cette vénération pour Saint Michel terrassant l'ennemi de Dieu.

Michel est souvent représenté en habit impérial byzantin, à l'entrée du chœur, place privilégiée.

Il lui arrive de couronner l'empereur, même si celui-ci ne s'appelle pas Michel et, d'autre part, les ennemis de Byzance, les Lombards frappent monnaie à son effigie pour bien indiquer que tous les peuples peuvent faire appel au vicaire de Dieu...

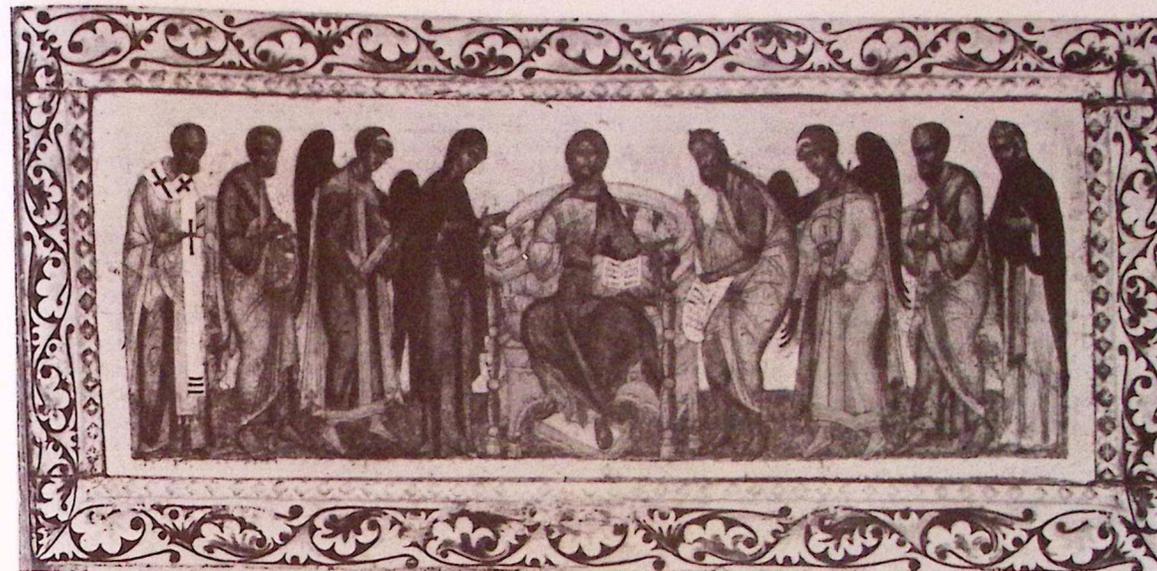
Sous les Carolingiens, Michel est en tête de toutes les louanges et litanies à l'empereur et un grand nombre d'églises et de monastères lui sont dédiés.

A la fin de la guerre de cent ans, Louis XI pour concurrencer l'ordre de la Toison d'Or, crée l'ordre chrétien militaire de Saint Michel, les Chevaliers ne pouvant recevoir l'un s'ils avaient, déjà, obtenu l'autre !

Plus tard, après une décadence du culte, celui-ci renaît à la suite du Concile de Trente.

Ce culte michaélien a été à la base de la fondation de très grands monastères notamment en Allemagne, de nombreuses églises dans tous les pays

Panneau d'un retable de saint Michel et de saint Pierre provenant de l'ancienne collection d'Urgel : le combat entre les anges et les démons (peinture sur bois de Jaume Cirera, ± 1433).



Peinture sur bois d'un maître anonyme de Castille, première moitié du XVe siècle (Barcelone, Musée des Beaux-Arts).

d'Europe. Certaines d'entre ces églises assurèrent la protection de cimetières, tel celui de Venise, ou reçurent les tombeaux de princes, comme l'église Saint-Michel de Moscou, contenant les corps des grands princes dès le XVe siècle. D'autres lieux de culte furent le centre de pèlerinages, tels ceux de France ou d'Italie, et subséquemment d'Espagne ou d'Angleterre, généralement établis dans de hauts lieux extrêmement difficiles d'accès. Il fallut toute la dévotion particulière de ces « grimpeurs » de Saint Michel pour les atteindre et y entretenir une continue et vive croyance qui servit à la diffusion de toute la symbolique propre à Michel, caractérisée par la conjonction du sacré et du profane.

Il serait vain de tenter de répertorier toutes les circonstances historiques et religieuses qui jouèrent un rôle dans le culte de Saint Michel, mais il convient, pourtant, de noter que si de nombreuses églises ou parties d'églises lui sont vouées, Bruxelles est la seule grande ville dont il est, à la fois, le patron de l'église-mère et de la communauté urbaine et cela depuis près de mille ans, puisque la première mention qui se rapporte à ce patronage date de 1047.

Un tel patron méritait bien qu'une exposition lui soit consacrée dans le cadre du Millénaire de Bruxelles. C'est chose faite aujourd'hui.

Sept salles du Palais des Beaux-Arts sont consacrées à « Saint Michel et sa symbolique », exposition exceptionnelle, organisée sous la direction de Mina Martens, qui dirigea jusqu'à cette année les Archives de la Ville de Bruxelles, qui, avec deux autres historiens, André Vanrie et Michel De Waha, a retenu trois grandes lignes thématiques : les origines lointaines du culte de Saint Michel dans l'apocalypse et le jugement dernier; Saint Michel et le pouvoir temporel; Saint Michel et les mentalités populaires.

200 objets environ, venant de tous pays, sont exposés dans un décor spécialement étudié pour les mettre en valeur.

Parmi beaucoup d'autres, on peut admirer, notamment : le reliquaire d'or d'Alphonse III; un beau relief roman du XIII^e siècle (Brescia); un retable en provenance de Barcelone; un relief en pierre du XII^e siècle (Abbaye de Maredsous);

un calice de l'Empereur Romain II (trésor de Saint-Marc); des manuscrits du XII^e siècle; une tapisserie du XVI^e siècle « Les Cerfs volants » (Rouen); des icônes grecques des XVI^e et XVII^e siècles (collection suisse).

Un magnifique catalogue richement illustré a été édité à l'occasion de cette exposition. Son acquisition facilite grandement la visite des salles. Il constitue, en outre, un précieux document scientifique qui dépasse largement le concept du simple catalogue et qui nous éclaire sur le culte de Saint Michel.

Renseignements pratiques

Lieu : Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Entrée rue Ravenstein.

Date : du 29 septembre au 30 novembre 1979.

Organisateur : la Ville de Bruxelles. Heures d'ouverture : de 10 à 18 h., tous les jours sauf le lundi.

Prix d'entrée : 100 F pour les adultes - 60 F pour les groupes, les étudiants, le 3^e âge - 40 F pour les groupes d'étudiants.

Prix du catalogue : 395 F.

Un site sauvegardé, une route améliorée...

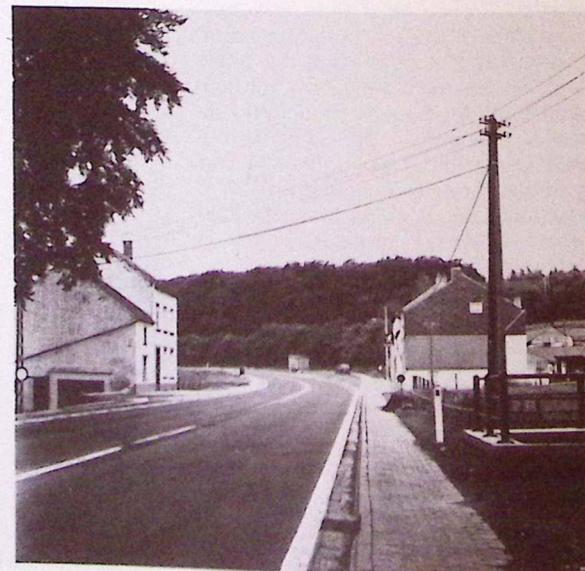
LA TRAVERSEE du BOIS DE BEAUSART

Par Ir. Fernand van EYCKEN
Ingénieur en chef - Directeur à la Province de Brabant

Virage à la sortie du Bois de Beausart, direction Jodoigne. Situation ancienne.



Le même virage amélioré. A l'arrière-plan, l'ancien tracé a été transformé en parking.



La route provinciale Wavre - Hannut est une artère importante du Brabant. Reliant Jodoigne à Wavre, elle constitue d'ailleurs la partie orientale de la « dorsale du Brabant Wallon » Nivelles - Wavre - Jodoigne. Au-delà de Jodoigne elle met l'Est du Brabant Wallon en communication avec Hannut et Liège.

La circulation importante que connaît cette route impose deux bandes de 3,50 m de large. Ce gabarit était déjà réalisé pratiquement sur toute la longueur de cette route excepté dans la traversée du Bois de Beausart sur le territoire de la commune de Grez-Doiceau. Ce tronçon constituait d'ailleurs un véritable « point noir » de la circulation, vu d'une part la situation dangereuse de la voie carrossable et d'autre part la présence d'une rangée d'arbres; l'éclairage public est exclu.

Le revêtement asphaltique - posé directement sur les anciens pavés - s'effritait et devenait glissant à la chute des feuilles et par temps de pluie. Les virages étaient serrés et offraient peu de visibilité (photo 1) et enfin la bifurcation vers Piétrebais se situait dans une courbe particulièrement dangereuse (photo 3).

Lors de l'étude de l'amélioration de ce

tronçon, le Service technique de la voirie et des cours d'eau non navigables s'est trouvé confronté au dilemme - devenu classique en construction routière - : protection de l'environnement ou sécurité de la circulation. Il y avait seulement une plate-forme de 14 m de disponible pour inscrire la route, y compris le talus. D'autre part, cette plate-forme est bordée par un double rideau d'arbres que l'élargissement du talus condamnait irrémédiablement. La mise au gabarit de 7 m imposait de plus le déplacement du « Beausart », charmant petit ruisseau qui longe la route.

Une solution heureuse fut trouvée sous la forme d'un soutènement de talus par gabions. Grâce à ce procédé on ne change pas la largeur de la base du talus tout en élargissant la crête. Ce procédé a, en outre, permis de sauvegarder à la fois les arbres et le ruisseau et de préserver, de la sorte, un site figurant parmi les plus ravissants du Brabant Wallon.

Ces gabions sont en fait des corbeilles en treillis d'acier remplies de moellons ou vieux pavés. Ils sont posés les uns sur les autres afin d'obtenir un mur résistant par son propre poids à la poussée des terres. Lorsque le mur est ter-

miné, la terre déversée par le haut vient colmater les interstices. Très rapidement la végétation s'y installe et après quelques mois le mur s'intègre parfaitement dans le paysage environnant (photo 7).

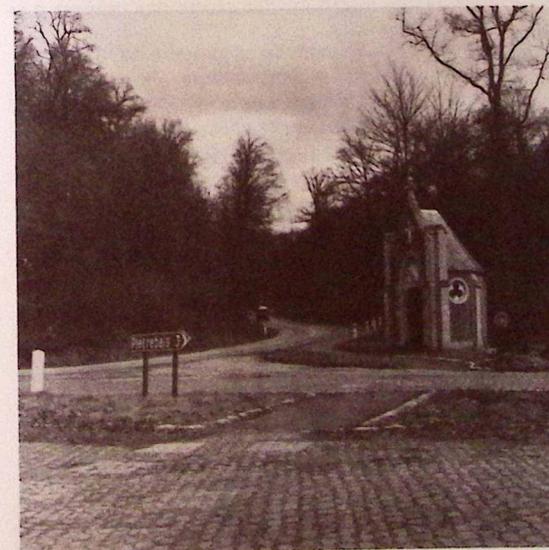
Afin d'accroître la sécurité des usagers, les virages ont été redressés et exécutés en dévers. De plus, des barrières de sécurité ont été placées le long des ravins profonds. Là où de vieilles maisons rendaient la visibilité insuffisante (photo 1), des expropriations ont été opérées et les immeubles incriminés démolis.

La photo 2 permet de se rendre compte du gain de visibilité obtenu.

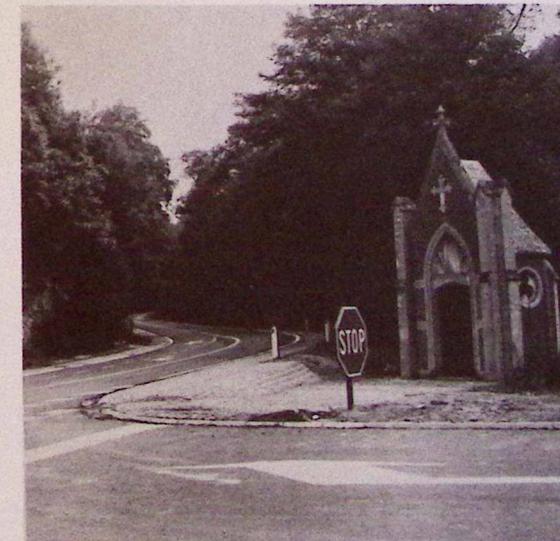
La route de Piétrebais débouchait sur la voie provinciale dans des conditions particulièrement dangereuses pour les conducteurs venant de Jodoigne et se dirigeant vers Piétrebais (photo 3). La visibilité était quasi nulle.

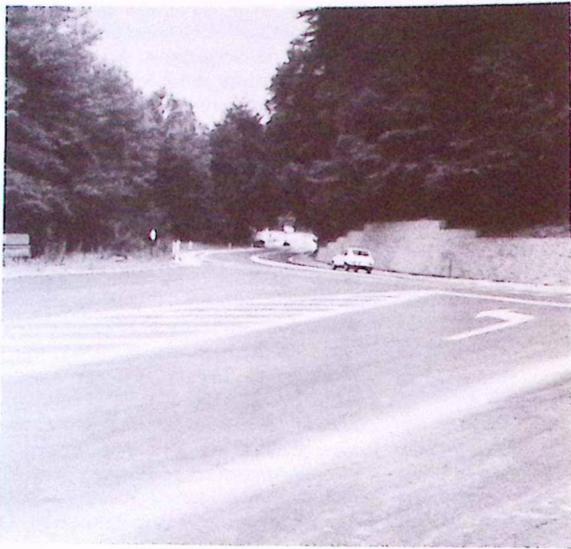
Ce carrefour fut entièrement remanié notamment par la création d'une troisième bande réservée aux conducteurs virant vers Piétrebais (photo 4). L'élargissement de la courbe, en cet endroit, imposa la construction d'un mur de soutènement de quelque cent-vingt mètres de long. Il fut réalisé en pavés de remploi et ne dépare en au-

Débouché de la route de Piétrebais, direction Jodoigne. Situation ancienne.



Débouché de la route de Piétrebais après amélioration.

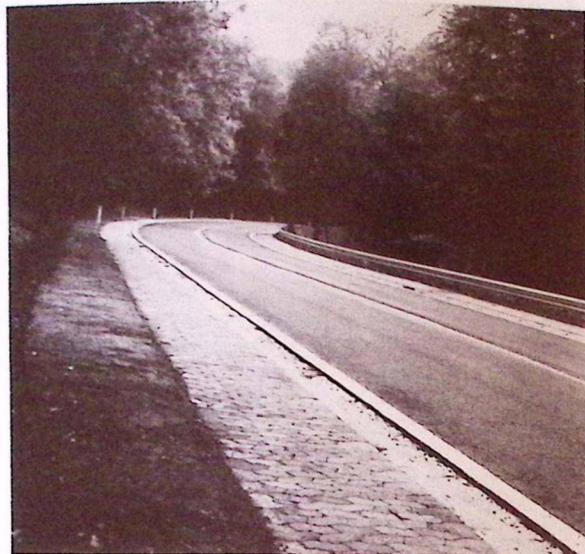




En haut, à gauche : carrefour au débouché de la route de Piètrebais. Mur de soutènement en pavés.

En haut, à droite : virage redressé et exécuté en dévers, direction Jodoigne. Le talus de droite est soutenu par un mur en gabions.

Ci-dessous : vue sur le mur en gabions construit le long du Beausart. On distingue au sommet du talus la barrière de sécurité bordant la route.



cune façon le talus boisé qu'il soutient (photo 5).

Les cyclistes n'ont pas été oubliés. Autrefois, ils devaient se contenter d'une piste en gravier large d'un mètre et située d'un seul côté de la route bien souvent au bord de talus escarpés. A présent, ils disposent de chaque côté de la chaussée d'une piste en pavés de béton distante d'au moins un mètre cinquante de la crête des talus. La sécurité du cycliste est encore accrue par la surélévation des pistes par rapport à la route.

Commencés en octobre 1978, les travaux étaient entièrement terminés en août 1979. Les conducteurs disposent actuellement d'une route moderne répondant aux exigences de la circulation et parfaitement intégrée dans un merveilleux cadre de verdure.

La dépense totale s'élève à trente-cinq millions de francs, le Ministère des Travaux Publics intervenant pour 65 % dans le coût des travaux.

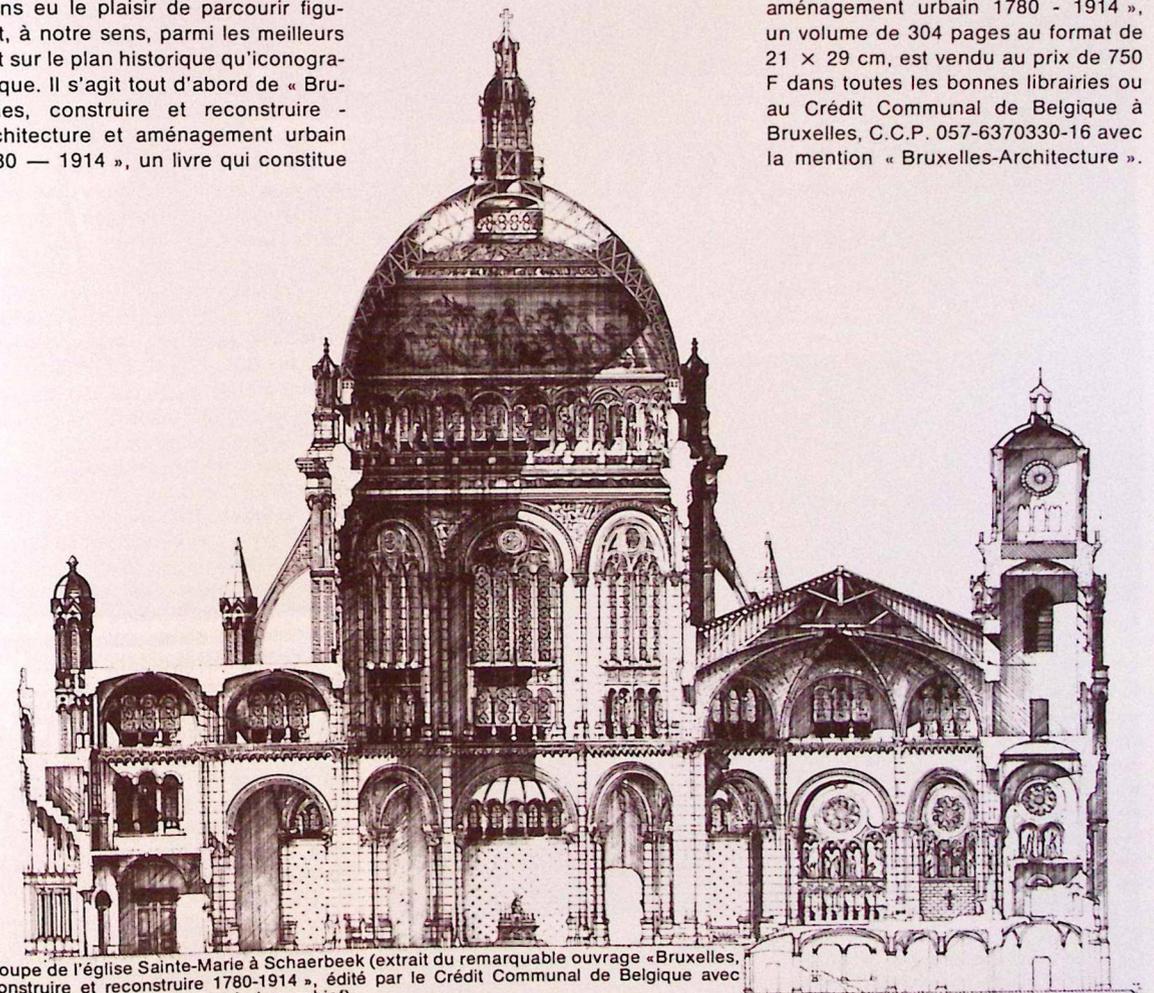
Nous tenons, pour terminer, à féliciter chaleureusement tous ceux qui ont collaboré à cette réalisation et à remercier M.I. Roggen, Gouverneur de la Province de Brabant, et les membres de la Députation Permanente du Conseil provincial du Brabant qui avaient donné leur accord préalable pour la conception et l'exécution de ces travaux.

vient de paraître

Bruxelles, construire et reconstruire - Architecture et aménagement urbain 1780 - 1914

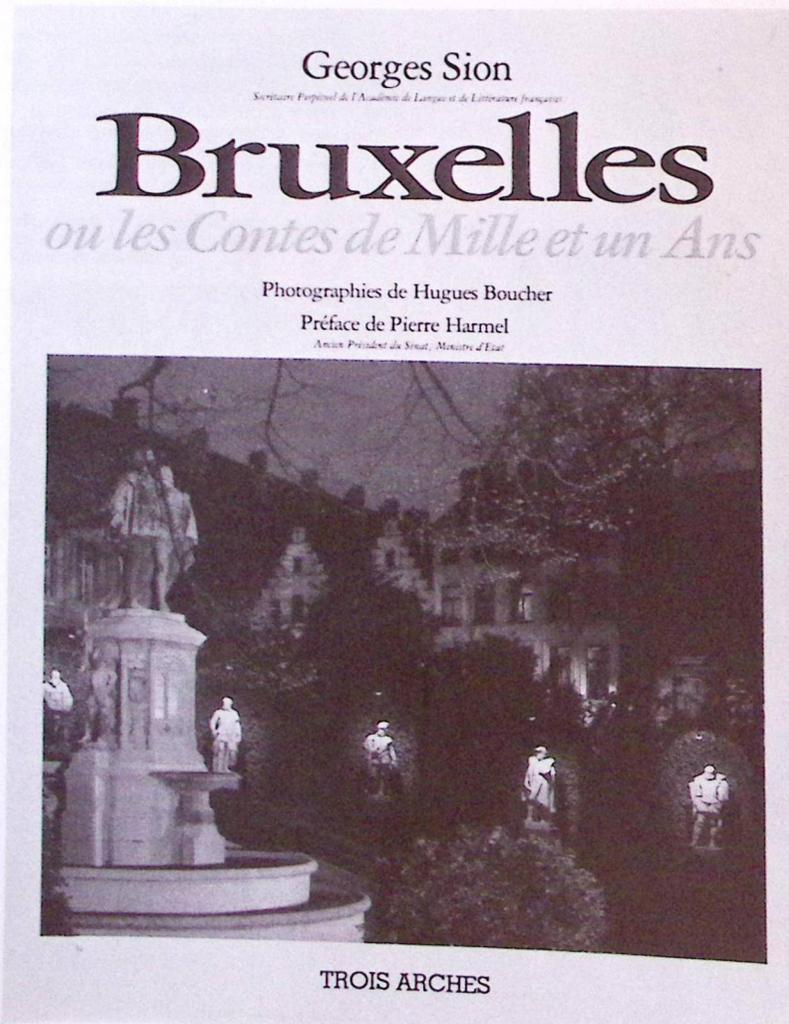
DÉCIDEMENT, le Millénaire de Bruxelles aura suscité bien des initiatives, le plus souvent heureuses, reconnaissons-le sans ambages. Dans le domaine de l'édition notamment où les ouvrages traitant de Bruxelles ne se comptent plus, les derniers que nous avons eu le plaisir de parcourir figurant, à notre sens, parmi les meilleurs tant sur le plan historique qu'iconographique. Il s'agit tout d'abord de « Bruxelles, construire et reconstruire - Architecture et aménagement urbain 1780 — 1914 », un livre qui constitue

une synthèse remarquable d'un siècle et demi d'histoire et d'évolution urbanistique de Bruxelles. Plusieurs centaines de photographies et plans rehaussent cette précieuse étude à portée scientifique qui servit initialement de catalogue à une captivante exposition placée sous ce thème et qui fut organisée récemment au Passage 44 à Bruxelles, par les soins du Crédit Communal de Belgique. « Bruxelles, construire et reconstruire - Architecture et aménagement urbain 1780 - 1914 », un volume de 304 pages au format de 21 x 29 cm, est vendu au prix de 750 F dans toutes les bonnes librairies ou au Crédit Communal de Belgique à Bruxelles, C.C.P. 057-6370330-16 avec la mention « Bruxelles-Architecture ».



Coupe de l'église Sainte-Marie à Schaerbeek (extrait du remarquable ouvrage « Bruxelles, construire et reconstruire 1780-1914 », édité par le Crédit Communal de Belgique avec le précieux concours du Sint-Lukasarchief).

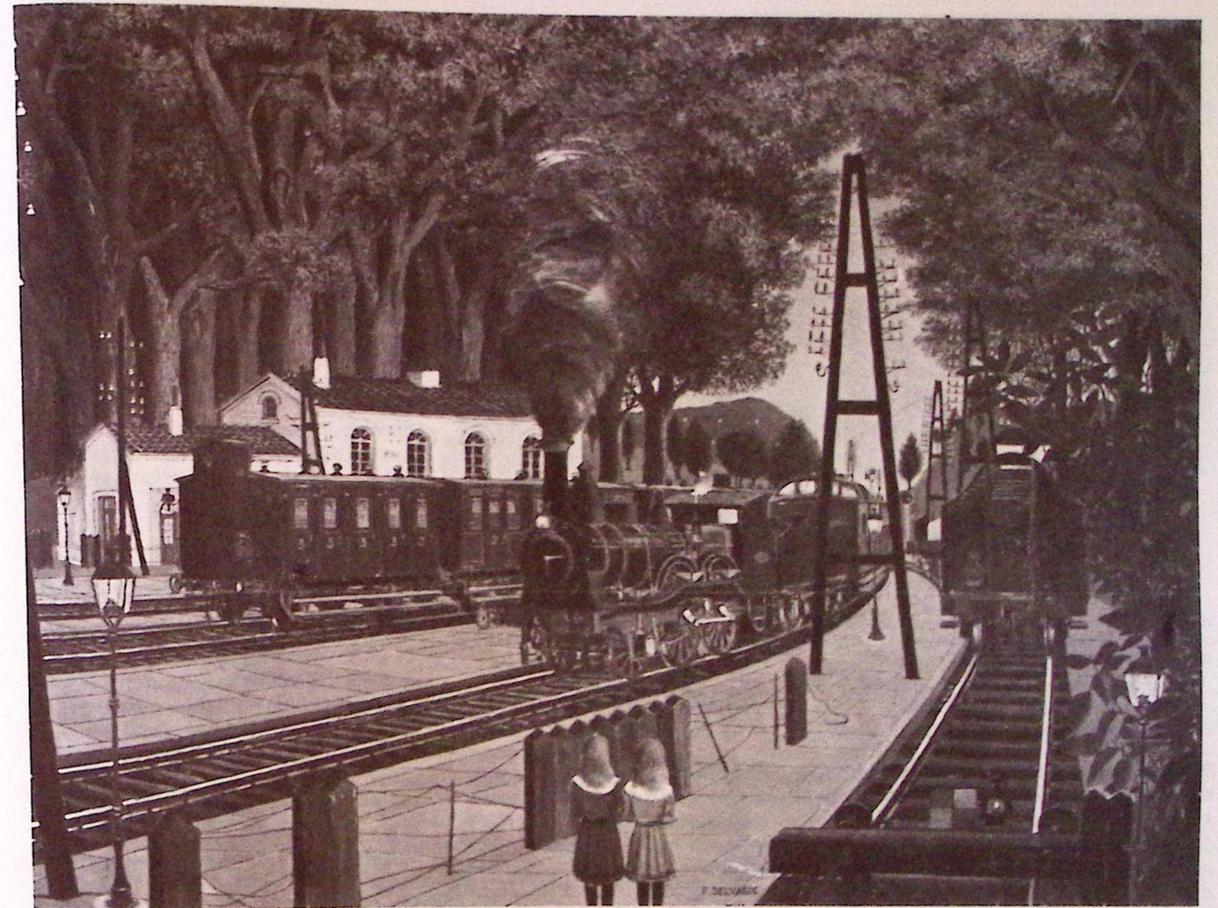
vient de paraître



Toujours dans le cadre du Millénaire de Bruxelles, un deuxième ouvrage mérite de retenir toute notre attention, tant en raison de son iconographie d'une qualité vraiment exceptionnelle que de l'extraordinaire personnalité de son auteur, Georges Sion, secrétaire perpétuel de l'Académie de Langue et de Littérature françaises. Il s'agit, en l'occurrence, d'un luxueux livre-album, publié par les Editions « Trois Arches » à Bruxelles, et intitulé « Bruxelles ou les Contes de Mille et un Ans ». Tout lecteur averti connaît Georges Sion. Auteur dramatique très apprécié, excellent adaptateur des œuvres de Shakespeare, critique avisé et écouté, membre de nombreux jurys nationaux et internationaux, Georges Sion est au demeurant un écrivain émérite qui cherche à saisir ses sujets par l'intérieur. C'est pourquoi les nombreuses villes qu'il a décrites, qu'il s'agisse de New York, Beyrouth, Vienne, Moscou, Damas, San Francisco, Tunis, Montréal, Londres ou Rome, il les a abordées du dedans, préférant sonder leur cœur et leurs reins plutôt que de s'en tenir à quelque banale description épidermique. L'introspection, le monde des âmes, tel est son domaine de dilection et il y excelle sans forfanterie même si le monde ou le milieu qu'il décrit ne lui est pas particulièrement familier. Déjà passé maître dans l'art de saisir l'âme d'une ville étrangère, Georges Sion, abordant l'histoire de Bruxelles à l'occasion du Millénaire de notre capitale, se devait, évoluant en pays de connaissance, de se surpasser et il l'a fait. Son histoire de Bruxelles est faite de touches délicates et chargée d'une vibrante humanité ; elle se lit comme un best-seller et, de surcroît, est décrite dans cette langue incomparable dont l'auteur a le secret. Un vrai régal.

Mais pour que ces Contes de Mille et un Ans de Bruxelles, dont le titre n'est pas sans évoquer les Contes des Mille et Une Nuits, puissent soutenir la com-

vient de paraître



Paul Delvaux : « Gare forestière », huile 160x220 cm, 1960 (collection privée). Cette reproduction figure parmi les quelque 300 documents, dont 196 en couleurs, illustrant le superbe livre « Bruxelles ou les Contes de Mille et un Ans ».

paraison avec leurs illustres prédécesseurs, il fallait que l'illustration fût à la mesure du sujet, qu'elle fût à la fois ample, généreuse, onirique et réaliste. Grâce à l'extraordinaire talent de Hugues Boucher, photographe révélé par la World Press Photo de La Haye (1967), puis par la Fondation Belge de la Vocation (1969), confirmé, par la suite, par le prix du Ministère de la Culture (1973), cet objectif a été atteint. Les quelque 306 documents (dont 196 en couleurs) que Hugues Boucher a

sélectionnés et réalisés pour illustrer ce remarquable album sont non seulement de toute beauté, mais, en outre, chargés d'une intense poésie et d'une étonnante luminosité auxquelles seul un grand artiste pouvait prétendre atteindre. Ont collaboré également à la réussite de cet ouvrage, Georges-Henri Dumont, historien, Pierre Puttemans, architecte, Georges Renoy, homme de lettres, et Micheline Van Lier, professeur d'histoire de l'art.

« Bruxelles ou les Contes de Mille et un Ans » de Georges Sion, photographies de Hugues Boucher, préface de Pierre Harmel, luxueux livre de 178 pages paru aux Editions « 3 Arches », est vendu dans toutes les bonnes librairies au prix de 2.100 F. On peut également se le procurer en versant le montant susdit au compte n° 310-143001-12 de la Banque Bruxelles-Lambert. « Bruxelles ou les Contes de Mille et un Ans », un cadeau de choix en même temps qu'un souvenir durable.

vient de paraître



Une parmi les nombreuses et captivantes cartes porcelaine illustrant le magnifique livre-album que Georges Renoy a consacré à ces délicieux cartons dont la production fut hélas éphémère.

Bruxelles sous Léopold I^{er} - 25 ans de cartes porcelaine 1840 - 1865

A l'occasion de l'exposition «Bruxelles construire et reconstruire», un autre recueil important fut édité par le Crédit Communal de Belgique. Sans présumer de l'avenir, nous croyons pouvoir affirmer que cet ouvrage fera date dans les annales de Bruxelles. L'auteur, Georges Renoy, est bien connu de nos lecteurs. En dépit de l'abondance de sa production, sa signature offre toujours une double garantie, celle de l'originalité et celle de la qualité, et le dernier ouvrage de l'auteur « Bruxelles sous Léopold I^{er} - 25 ans de cartes porcelaine 1840 - 1865 » ne peut que nous renforcer dans cette opinion. Collectionneur aussi passionné qu'avisé, Georges Renoy a réuni dans ce magnifique livre-album de 192 pages (format 21 x 29 cm) près

de 500 cartes dites « porcelaine », dont 150 reproductions en couleurs. Ces documents provenant de la collection personnelle de l'auteur sont devenus rarissimes de nos jours, tout d'abord parce que leur existence fut on ne peut plus éphémère (un bon quart de siècle), ensuite parce qu'à l'époque de leur impression, ils ne furent pas toujours appréciés à leur juste valeur. Ces cartons dits « porcelaine » parce qu'ils paraissent, tant à la vue qu'au toucher, sortis en droite ligne de quelque illustre manufacture de poteries, étaient, en réalité, traités à la céreuse, produit toxique dont l'usage fut très vite interdit, mettant fin du même coup à la fabrication des dits cartons.

Mais la valeur intrinsèque de ces cartes « porcelaine » ne réside pas uniquement, loin s'en faut, dans leur ra-

reté. A une époque où la carte postale dite ancienne et tant prisée de nos jours n'existait pas encore, le document reproduit par la carte porcelaine et qui poursuivait avant tout des fins publicitaires pouvait-il et peut-il encore être considéré comme une pièce valable sur le plan tant scientifique qu'artistique ? Il apparaît, et en cela l'ouvrage de Georges Renoy revêt un énorme intérêt historique, qu'en comparant les sites encore existants avec ceux croqués par les dessinateurs et graveurs de l'époque, que ces petits maîtres du siècle dernier, s'ils ont parfois, pour des raisons de présentation, habillé la réalité, ne l'ont jamais, à proprement parler, maquillée et encore moins tronquée. On peut donc affirmer sans exagération que ces cartes porcelaine, si peu prisées à l'époque de leur création, ont, de nos jours, une valeur incommensurable tant pour l'historien que pour le collectionneur.

Et puis, en étudiant ces cartons d'un autre âge, on reste confondu devant l'extraordinaire maîtrise de ces « petits » artisans du temps jadis qui savaient encore composer un décor, créer une perspective et user de coloris que ne désavoueraient pas nos grands maîtres d'hier et d'aujourd'hui. Sachons gré à Georges Renoy d'avoir exhumé pour nous ces merveilles du passé. « Bruxelles sous Léopold I^{er} - 25 ans de cartes porcelaine 1840 - 1865 » est également vendu au prix de 750 F dans les bonnes librairies ou au Crédit Communal de Belgique à Bruxelles, C.C.P. 057-6370330-16 avec la mention « Bruxelles-Renoy ». En cas de souscription aux deux ouvrages « Bruxelles-Architecture » et « Bruxelles-Renoy », le montant à verser ne sera que de 1.400 F au lieu de 1.500 F. Mentionner dans ce cas « Bruxelles - les deux volumes ». Signalons à nos lecteurs que les envois de ces deux volumes se font franco de port.

Yves BOYEN

avis - échos - avis - échos

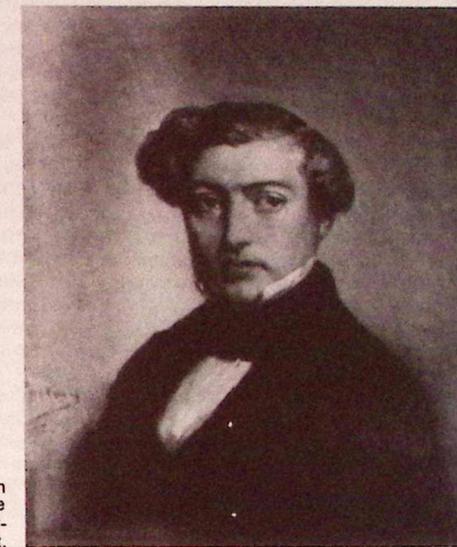
Au Musée d'Art Ancien à Bruxelles : Jean Portaels et ses élèves

A l'occasion du Millénaire de Bruxelles et grâce au patronage de la firme IBM Belgium, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique organisent du 19 octobre au 16 décembre 1979, une grande exposition consacrée à Jean Portaels et ses élèves.

Jean-François Portaels, né à Vilvorde en 1818, fit ses études à l'Académie de Bruxelles avec comme professeur le chef de file du Néo-Classicisme : François Joseph Navez. Vers 1840, il se perfectionne à Paris dans l'atelier du romantique Paul Delaroche, reçoit le Prix de Rome en 1842 et se met à parcourir le monde : l'Italie et la moitié de l'Europe, l'Asie Mineure, l'Afrique du Nord. Il en ramène des œuvres d'inspiration orientale qui consacrent sa réputation. De 1847 à 1849, il est Directeur de l'Académie de Gand, mais il démissionne pour revenir à Bruxelles où il épouse Marie Navez, la fille de son ancien professeur.

En 1858, il ouvre un atelier privé où il pratique un enseignement libéral débarrassé de tout esprit doctrinaire. En 1878, il est nommé premier professeur de peinture et directeur de l'Académie de Bruxelles, charges qu'il assume avec clairvoyance jusqu'à sa mort, en 1895. Très nombreux furent ses élèves, dont la célébrité s'est affirmée au fil du temps; les représenter tous était chose impossible. Aux cimaises, le public pourra voir, outre douze œuvres du maître, plus de septante-cinq pièces de ses élèves :

Agneessens, Edouard — Bastien, Alfred — Blanc-Garin, Ernest-Stanislas — Broerman, Eugène — Charlet, Frantz — Ciambelani, Albert — Delville, Jean — Dierickx, Joseph dit José — Ensor, Baron James — Fabry, Emile — Frédéric, Baron Léon — Gouweloos, Jean — Groux, Henry De — Hecht, Henri Van Der — Hennebicq, André — Laermans, Eugène — Laing, Comte Jacques de — Leveque, Auguste — Meerts, Frantz — Mellery, Xavier — Oyens, David — Rysseberghe, Théo Van — Smeers, Frans —



Jean Portaels : Portrait du Baron Charles-Auguste Liedts (1852). Cette œuvre fait partie du Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.

Stridonck, Guillaume-Séraphin Van — Toorop, Jan — Verdeyn, Emile-Eugène — Verheyden, Isidore — Wage-mans, Maurice — Wauters, Emile. Les quelque nonante œuvres ainsi rassemblées proviennent des collections privées et officielles belges. L'exposition est ouverte tous les jours, à l'exception du lundi, de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures (du 19 octobre au 16 décembre 1979).
Entrée : Rue de la Régence, 3, 1000 Bruxelles.

Prix : 20 frs (réduction : 10 frs, amis des Musées, 3ème âge, groupes etc...)
Visites guidées : sur demande au Service Educatif — Tél. 02/513.96.30. Pour tous renseignements complémentaires : Mme Ollinger-Zinque, Assistant. (Tél. 02/513.96.30)

Bonne nouvelle pour nos membres : La cotisation 1980 est maintenue à 300 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux d'informer nos membres que le mon-

tant de leur cotisation pour 1980 est maintenu à 300 F (TVA comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à la revue bimestrielle « Brabant » (6 numéros par an). Nous prions instamment nos membres de verser, dans toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1979, la somme de 300 F à titre de cotisation pour 1980 au CCP 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 450 F (TVA comprise) à notre C.C.P. mentionné plus haut.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs qui ne sont pas membres de notre Fédération que la revue « Brabant » peut être obtenue au prix de 75 F par numéro.

avis - échos - avis - échos

Itinéraires bruxellois

Eglise et Tourisme propose une manière originale et inédite de découvrir Bruxelles et ses habitants, pour soi-même, les compagnons de travail ou de loisirs, les clients, hôtes et invités. En effet, les « Itinéraires » présentent une démarche à la fois dans l'Espace et dans le Temps, en trois volets : le premier, à partir de signes tangibles de leur présence, une histoire des communautés de croyants — protestants, orthodoxes, juifs, bouddhistes et musulmans — d'hier et d'aujourd'hui dans la ville; le second, des jalons pour suivre à la piste les personnes que Bruxelles s'enorgueillit d'avoir accueillies, « hôtes et exilés », selon une réputation internationale à sauvegarder; le troisième, un inventaire de comités et groupes de citoyens qui « au nom de

la dignité et des droits de l'homme », travaillent à bâtir un autre Bruxelles, au service de la promotion humaine des habitants, autochtones ou venus d'ailleurs. Outre les « Itinéraires », au service d'un autre genre d'excursions et de tourisme, Eglise et Tourisme apporte des outils concrets : une bibliographie de travaux sur Bruxelles, l'Islam et les musulmans, les juifs et le judaïsme ; une liste de répertoires et d'agendas présentant des activités et manifestations sociales ou culturelles ; un ensemble d'adresses de Centres d'Information et de rencontres, autour de préoccupations actuelles (environnement, immigrés, femmes, Tiers-Monde, œcuménisme, consommation...); enfin, des moyens de découvrir le Bruxelles et les habitants dont le Millénaire ne parle pas.

Ces « Itinéraires bruxellois » peuvent être obtenus en versant 60 F, port compris, au numéro 001-0503136-73 de « Bruxelles, Pastorale du Tourisme », rue du Grand Hospice, 28, 1000 Bruxelles, avec la mention « Itinéraires bruxellois ».

Assemblée générale de l'Union Européenne des Cadres du Tourisme

Environ cent directeurs d'Offices de Tourisme en provenance de douze pays européens ont pris part à l'Assemblée Générale de l'EUTO, Union Européenne des Cadres du Tourisme, qui a eu lieu à Arnhem, Pays-Bas, du 27 au 30 septembre dernier.

EUTO regroupe des cadres d'organismes touristiques, Offices de Tourisme, Syndicats d'Initiative, stations de cures, etc...

La délégation belge était composée du Président de Tourdir, Association belge des Cadres des Services de Tourisme, et de délégués des villes d'Anvers, Bruges, Bruxelles et Gand. Sous la présidence de Ernst Hegner, de Berne, les différents groupes de travail ont étudié une série de thèmes importants :

- l'élaboration d'idées nouvelles ;
- les relations publiques ;
- les caractéristiques de la profession ;
- la formation professionnelle ;
- la protection de l'environnement.

L'actualité et l'avenir du tourisme ont été examinés de façon critique.

Les délégués des pays représentés ont élaboré une vue d'ensemble des structures et problèmes actuels de la profession de sorte que les participants ont pris conscience de la signification et de la diversité des problèmes touristiques de chaque pays.

La délégation britannique a présenté un programme audio-visuel prouvant comment une ville — Blackpool — peut augmenter sa période touristique. Les collègues néerlandais ont réservé à leurs visiteurs un programme très accueillant. Le congrès a pris fin avec une visite de la belle province de Gelderland.

Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1979

BRUXELLES : A la Société Générale de Banque, 29, rue Ravenstein : « Orfèvrerie ancienne au poinçon de Bruxelles » (jusqu'au 15 novembre). — Au World Trade Center (Salle d'Expositions de la Province de Brabant) : Exposition « Les loisirs artistiques du personnel de la Province de Brabant » (jusqu'au 16 novembre) — A la Maison du Roi, Grand-Place : Exposition Rogier de la Pasture (jusqu'au 18 novembre) — Au Cirque Royal : le Cirque de Moscou (jusqu'au 18 novembre) — Au Palais des Beaux-Arts : « Saint-Michel et sa symbolique », exposition de gravures, dessins, mosaïques et peintures (jusqu'au 30 novembre) — Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence : « Portaels et ses élèves », exposition de petits maîtres bruxellois du XIX^e siècle (jusqu'au 16 décembre).

IXELLES : Au Musée Communal, 71, rue Jean Van Volsem : Exposition du tableau de James Ensor « L'Entrée du Christ à Bruxelles » (jusqu'au 12 décembre).

8 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International du Meuble (jusqu'au 12 novembre).

9 BRUXELLES : Dans la Salle d'Expositions des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Splendeur de la Table », exposition de faïences, porcelaines, orfèvrerie et verrerie, pièces de collections du monde entier (jusqu'au 9 décembre).

10 BRUXELLES : A l'Expo Rogier Center : Salon International de la Caravane (jusqu'au 18 novembre). SINT-PIETERS-LEEUV : Marché annuel.

11 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique, à 15 h. : L'Orchestre Strauss de Vienne joue les plus célèbres valses et polkas viennoises.

17 TOURINNES-LA-GROSSE : Fêtes de la Saint-Martin (jusqu'au 25 novembre).

19 GOOIK : Marché annuel.

20 BRUXELLES : Au Conservatoire Royal : Concert « de Buxtehude à Mozart » par la Chorale Protestante de Bruxelles avec le concours de l'Orchestre de Chambre de Belgique (R. Werthen, violon conducteur).

22 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique, en soirée : Bernard Haller.

23 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 20 h. : Requiem allemand de Brahms, par le Nouvel Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. — A l'Expo Rogier Center : Salon de la Sécurité (jusqu'au 26 novembre).

25 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon HORESCA (jusqu'au 29 novembre).

26 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon M.I.D.E.S.T. (jusqu'au 30 novembre).

27 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon INTERELECTRONIC (jusqu'au 1er décembre) — Au World Trade Center (Salle d'Expositions de la Province de Bra-

bant) : Exposition « Du petit port sur la Senne aux voies d'eau économiques d'aujourd'hui » (jusqu'au 14 décembre).

28 BRUXELLES : Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Max et les Maximonstres », spectacle lyrique pour la jeunesse (à 14 h.; le dimanche à 15 h.). Relâche le lundi (jusqu'au 9 décembre). **OTTIGNIES** : Au Centre Culturel et Artistique : « Interdit au Public » par le Théâtre des Galeries.

30 BRUXELLES : Au Cirque Royal, à 20 h. : Concert de clôture du Millénaire de Bruxelles, par le Nouvel Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. — Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 4 décembre).

DECEMBRE 1979

1 BERTEM : Fête de la Saint-Eloi.

BRUXELLES : A l'Expo Rogier Center : EUREKA (Salon Mondial de l'Invention, de la Recherche et de l'Invention Industrielle) — HOBBY 79 (Salon du Bricolage et des Loisirs Actifs). Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 9 décembre. — Au Garage du Koninklijke Vlaamse Schouwburg : Théâtre de marionnettes sur la biographie d'Herman Teirlinck (jusqu'au 15 décembre).

2 MEISE : Fête de la Saint-Eloi au hameau de Hasselt (à 10 h).

5 BRUXELLES : A la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite « 100 ans d'Herman Teirlinck », évocation des grands courants littéraires à Bruxelles au XIX^e siècle autour de la figure d'Herman Teirlinck (jusqu'au 31 décembre).

12 BRUXELLES : Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Parc du Cinquantenaire : « La Garde civique de Bruxelles et de l'agglomération » (jusqu'au 15 janvier). Ces dates sont communiquées sous réserve de confirmation dans notre prochain numéro.

13 BRUXELLES : A l'Expo Rogier Center : Racing Show (voitures de sport et de compétition, motos, accessoires). Ce salon restera ouvert jusqu'au 23 décembre.

14 BRUXELLES : Dans la Salle d'Expositions des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Les Métiers d'Art de la Province de Namur » (jusqu'au 6 janvier 1980).

15 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Des Filles, des Garçons », par le Théâtre National.

18 BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville : « Les cœurs au cœur de Bruxelles » exposition d'une collection privée de cœurs et de tableaux naïfs anciens et modernes (jusqu'au 10 janvier 1980).

19 BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville — Exposition « Bruxelles vue par ses artistes » (jusqu'au 31 décembre).

21 BRUXELLES : Au World Trade Center (Salle d'Expositions de la Province de Brabant) : Féeries de fin d'année (jusqu'au 4 janvier). Le 2 janvier 1980, à midi, concert de Nouvel An par le Brussels Big Band (22 musiciens).



Transformer...
Moderniser?
Souscrivez un Prêt
Personnel à la KB.

KB KREDIETBANK
Nous prenons le temps de vous connaître